

**ROMAN HISTORIQUE**

*Ta bouche est ravissante,*  
de Nancy Richler

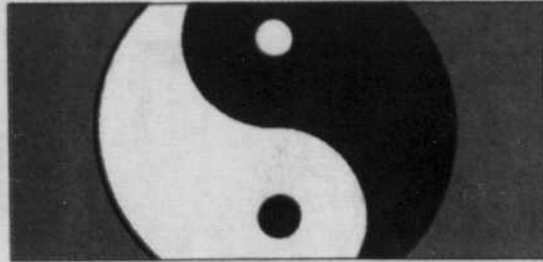
Page F 4



**SAGESSE CHINOISE**

Le taoïsme  
dans la Pléiade

Page F 6



LE DEVOIR

# LIVRES



## Cent ans de sollicitude

LOUIS HAMELIN

Où, ailleurs qu'aux États-Unis, prend-on aujourd'hui au sérieux la célèbre vantardise de Balzac sur le devoir du romancier de faire concurrence à l'état civil? Et où, ailleurs qu'en Amérique, joint-on encore aux romans des arbres généalogiques en bonne et due forme, comme s'il s'agissait d'authentifier le sang fictif qui coule dans les veines de deux ou trois générations de personnages?

Au Québec, à moins que j'en oublie des bouts, il faut remonter jusqu'aux *Gursky* de notre Mordecai national pour trouver en ouverture d'un livre cette merveilleuse et indubitable preuve de sérieux: un arbre de famille, fleuri de noms et d'années. Il faut dire que nous n'avons pas tellement la bosse de la saga transgénérationnelle, genre anglo-saxon par excellence, comme s'il fallait posséder un minimum de certitudes en rapport avec la tradition et l'avenir collectif, ce qu'on appelle, bref, une histoire, pour que le talent puisse s'y déployer dans un espace approprié. Mais si, comme chez Richler, la consultation d'un tel appendice peut se révéler fort utile, l'arbre sur lequel s'ouvre le dernier roman de Louise Erdrich traduit en français se complique, lui, du fait qu'il distingue entre mariage ojibwé traditionnel, «aventure sexuelle ou liaison» et mariage catholique.

J'ai parlé d'anglo-saxonomie plus haut, mais il faut bien comprendre que nous sommes ici de plain-pied en Amérique, terreau historique de tous les mélanges de races et de genres. Et si le rêve du Grand Roman américain, jamais tout à fait abandonné à travers les fantasmes inassouvis des générations perdues, beat et psychédélique, n'était rien d'autre que celui d'un Grand Roman métis? Alors, Louise Erdrich, elle-même d'ascendance ojibwé, française et allemande, aurait réussi, avec *Dernier rapport sur les miracles à Little No Horse*, quelque chose d'assez fabuleux, au point même de mériter ces comparaisons qui tendent à rapprocher son travail de celui d'un Garcia Marquez. En remplaçant le village de Macondo par la réserve de Ojibwé, on s'y croirait presque, c'est vrai: au seuil d'un vaste siècle de solitude nordique.

L'écrivain qui se prend pour un ambitieux consignataire de registres aura forcément affaire au point de vue de Dieu, chargé de morts, de naissances et d'unions. Erdrich, elle, a choisi celui du prêtre. En l'occurrence, le père Damien, porte-parole et médiateur d'un Dieu par ailleurs omniprésent dans la littérature américaine des dernières années. Tenez, j'ouvre au hasard un livre, *Le Phare d'un monde flottant*, de David Payne

VOIR PAGE F 2: SOLLICITUDE



«Je pense que le recueil de nouvelles est une formule qui me convient assez bien»

## L'amant de l'ombre

Ses nouvelles se déplacent dans le temps et l'espace, dépeignent un monde onirique à travers le voile du fantôme ou, mieux, d'une fièvre. Le dernier recueil de nouvelles de Ook Chung, *Contes butô*, paru chez Boréal, explore un univers mental à la limite de la folie, dans cet endroit irréel, presque surréaliste, qui donne souvent naissance à la littérature.



JOSÉE LAMBERT

CAROLINE MONTPETIT  
LE DEVOIR

Selon l'auteur, joint par courriel quelque part en Asie, entre la Corée et le Japon, l'ouvrage aurait pu s'appeler «Térotologie de la solitude: contes butô», la «térotologie» étant, selon Le Petit Robert, une «science qui a pour objet l'étude des anomalies et des monstruosité des êtres vivants». L'éditeur a choisi l'expression, moins effrayante, de *Contes butô*, le butô étant une forme de théâtre-danse-pantomime révolutionnaire élaborée au Japon après la guerre.

Mais il reste de ces *Contes butô* une impression de monstruosité, de solitude abyssale, qui plane sur tout le livre. Les personnages y sont parfois confinés à l'impuissance sexuelle et à la maladie, marchant sur la tête ou rajeunissant subitement, toujours seuls de leur espèce dans une foule d'êtres différents. Mais leur drame est compensé par un sens de l'absurde et même par une ironie qui survient comme un réconfort dans cet isolement glacé.

Et c'est sans doute dans la formule des nouvelles, ces petits récits qui traversent le ciel du livre comme un éclair, que l'écrivain est à son meilleur, et c'est aussi ce qui fait que les *Contes butô* frappent plus encore que le dernier roman de Ook Chung, *L'Expérience interdite*, paru cette année même et qui est en quelque sorte l'amorce des *Contes butô*.

«Je pense que le recueil de nouvelles est une formule

qui me convient assez bien, dit l'auteur en entrevue. Je comparerais cela à ramasser tranquillement des cailloux en chemin plutôt que de traîner un lourd rocher sur son dos. Plus jeune, j'ambitionnais d'écrire des romans, c'est vrai, parce que je croyais que cela faisait plus «sérieux», et les Dostoïevski, les Thomas Mann me remplissaient de respect et d'admiration parce qu'ils réussissaient à faire des œuvres totalisantes.

«J'ai besoin du sel que m'apporte l'austère beauté de la Corée»

Mais je n'en suis pas là! Pour mon roman *Kimchi*, j'ai vraiment senti la nécessité de la forme romanesque, car c'est comme une longue rêverie, mais je crois que, pour mes histoires plus percutantes, la nouvelle me va mieux.»

Reste que certains thèmes reviennent de façon récurrente à travers les *Contes butô*. Il y a celui de la célébrité que l'on traque, de l'image fabriquée que l'on se fait des êtres, du fétichisme et de la vénération des icônes, celui de la maladie

et de l'exclusion.

Le français a jadis été une langue seconde pour Ook Chung, qui est né au Japon et a étudié à Montréal, mais dont la terre ancestrale est la Corée. Et le français est aujourd'hui la langue dans laquelle il écrit. Cet héritage bigarré a sans doute instillé chez l'écrivain son sens de la différence, qui traverse chacun de ses récits, comme cette *Leçon d'orientation*, qui est aussi un clin d'œil à l'Orient. Le Japon n'a-t-il pas occupé la Corée et n'a-t-il pas aussi été en guerre contre le Canada?

VOIR PAGE F 2: OMBRE

B



Y

COTT

Vous nous exploitez.  
Nous vous boycottons.

## LIVRES

## OMBRE

SUITE DE LA PAGE F 1

«Cela m'a intéressé de traduire le roman de Kerri Sakamoto, Le Champ électrique, qui raconte sur le mode de la fiction des expériences collectives d'internement de citoyens canadiens d'origine japonaise (le même cas s'est produit aux États-Unis) durant la Deuxième Guerre mondiale. [Mais] si j'ai été fasciné par quelque chose, c'est plutôt par les rapports crispés entre le Japon et la Corée. Moi qui suis un Coréen né au Japon, j'éprouve une curiosité pour ces deux cultures, ces deux pays, et cela m'attire lorsqu'il y a des situations d'hostilité entre les deux.»

Reste que tant le roman *L'Expérience interdite* que les *Contes Butô* font référence à l'île de Guam, qui a été l'enjeu de combats entre les Américains et les Japonais durant la Seconde Guerre mondiale. Chung dit y avoir été mobilisé par l'expérience des *stragglers*, ces soldats japonais retrouvés dans les îles du Pacifique qui croyaient, 25 ans après la fin des hostilités, que la guerre n'était pas encore terminée.

«Je me rappelle encore la première fois où j'ai entendu la nouvelle de la réapparition d'un de ces *stragglers* japonais dans un périodique canadien-japonais; cela s'est passé quand j'étais dans la vingtaine, or ce soldat japonais émergeait psychologiquement de la Deuxième Guerre mondiale! C'est ce concept même d'anachronisme qui m'a fasciné et qui m'est apparu lourd de métaphore, par exemple pour tous les cas de refoulement et d'abréaction que chacun d'entre nous porte enfouis comme autant de guerres anachroniques qui auraient dû se terminer il y a bien longtemps.»

Aujourd'hui, Ook Chung passe son temps entre le Canada, la Corée et le Japon. «C'est devenu un triangle vital, que je compare parfois à

des organes. Au Canada, je me sens plutôt un être cérébral. Au Japon, c'est l'émotif et l'esthétique qui jouent sur ma sensibilité, un peu comme un gamin dans un magasin de bonbons. Mais vient toujours un moment où j'ai l'impression de faire une overdose de sucre, alors j'ai besoin du sel que m'apporte l'austère beauté de la Corée.»

Ces trois patries, qui reconstruisent à elles trois son identité, lui sont désormais aussi vitales que le poumon gauche, le poumon droit et le cerveau de son anatomie. Un héritage éclectique avec lequel il faut écrire son propre manuel de survie.

## CONTES BUTÔ

Ook Chung  
Boréal, Montréal, 2003  
160 pages

## L'EXPÉRIENCE INTERDITE

Ook Chung  
Boréal, Montréal, 2003  
197 pages



SOURCE BORÉAL

Le dernier livre de Ook Chung, *Contes butô*.

DENIS LORD

Comme la philatélie, le bel canto, les enluminures ou le batik, la bande dessinée a ses érudits. Claude Moliterni et Patrick Gaumer en sont très certainement. En plus d'être scénariste, d'avoir été directeur de rédaction pour *Pilote* et *Mensuel Charlie*, le premier, né en 1932, est un historien du 9<sup>e</sup> art, auteur de nombreux ouvrages; né en 1957, Gaumer a quant à lui signé un *Dictionnaire mondial de la bande dessinée*, auquel a d'ailleurs collaboré Moliterni.

## Les grands courants de la bédé

Alors que le projet d'exhaustivité est inhérent à *BDGuide*, *La BD* se veut davantage un ouvrage d'initiation, s'insérant dans une collection comprenant des titres portant sur le polar, la chanson et les séries télé. Gaumer consacre plusieurs dossiers à différents aspects du monde de la bédé: typologie des personnages, labels indépendants, liens avec la musique, le western, etc.

En plus d'une section «coups de cœur», Gaumer propose un

## Les bolles de la bulle

historique de la production de plusieurs pays. Papier glacé, images en couleurs, mise en page remarquablement vivante, *La BD* s'avère d'un abord attrayant. Sans renier son érudition, Gaumer emprunte un ton léger. Reste qu'il ne réussit pas toujours à éviter le piège des énumérations fastidieuses et somnifères, que la besogne semble parfois un peu trop rondement menée dans la recherche tout comme dans l'expression. Comment l'auteur a-t-il pu aborder le roman-photo sans développer, même minimalement, les rapports entre cet art et la bédé, sans mentionner le travail d'un auteur important comme Benoît Peeters? Ailleurs, on lit que Marjane Satrapi aurait donné ses «lettres de noblesse» (un cliché surabondant dans ce livre) à la bédé autobiographique; une telle affirmation trahit la méconnaissance de ce genre particulier, qui a connu un envol certain dans la francophonie ces dix dernières années mais qui a de profondes racines aux États-Unis. La louable ouverture de Gaumer à rendre compte de l'évolution de la bédé dans plu-

sieurs pays s'édulcore pour cause d'une culture essentiellement francophone.

## Les encyclopédistes du phylactère

Malgré une équipe de collaborateurs et plus de 250 pages consacrées aux créateurs hors de la France et de la Belgique, Moliterni ne réussit pas, lui non plus, à être à la hauteur des objectifs d'universalité de son projet. Près de 200 pages sont accordées à l'évolution de la bédé franco-belge entre 1880 et 2002, alors qu'on n'en trouve que 40 pour les États-Unis et huit pour le Japon. Dans la section «Les cent meilleures bandes dessinées» (qui comporte en réalité 117 titres!), 79 des albums signalés proviennent des deux pays que vous devinez. On y retrouve *Babar* et *Largo Winch*, mais ni *From Hell* ni *Watchmen*! En fait, l'équipe Moliterni semble aimer et connaître la bédé américaine (et argentine, dans une moindre mesure), mais c'est celle datant d'avant les années 60. Sinon, la part encyclopédique du *BDGuide* se subdivise en trois dictionnaires: auteurs (comportant plusieurs photos de ceux-ci, ce qui est rare), personnages et des sé-

ries, publications. Le ton général est beaucoup plus sage que chez Gaumer, l'expression y est aussi plus juste.

En fait, s'il fallait comparer le *BDGuide* avec un autre livre, ce serait davantage avec le *Dictionnaire mondial de la bande dessinée*, qu'avec *La BD*. Malgré leurs lacunes, et chacun à sa manière, ces titres feront le plaisir des mordus du genre. Mais, à l'évidence, le sujet s'avère trop vaste pour être étreint d'un seul bloc. Même pour des érudits.

denislord@endirect.qc.ca

## BDGUIDE

Encyclopédie de la bande dessinée internationale  
Claude Moliterni, Philippe Melot, Laurent Turpin, Michel Denni, Nathalie Michel-Szelechowska  
Omnibus  
Paris, 2003, 1525 pages

## LA BD

Patrick Gaumer  
Larousse, coll. «Guide Totem»  
Paris, 2002, 358 pages

## SOLLICITUDE

SUITE DE LA PAGE F 1

(2000). Dernière phrase: «Un jour viendra, Seigneur, un jour viendra...» Je répète l'expérience avec *Un mal qui répand la terreur*, de Stewart O'Nan (1999), un ouvrage plutôt médiocre, choisi lui aussi au hasard, je le jure). Avant-dernière phrase: «Les âmes en enfer ne lèvent-elles pas les yeux vers le Ciel?» A quand la réédition du *Poids de Dieu*, de Gilles Marcotte, en format poche chez Viking Press ou Penguin? Et puis Dieu, dont on pourrait comprendre à la rigueur qu'il aille chercher asile dans les livres, envahit aussi, bien sûr, les écrans de télé où les anges sont maintenant légion et où, ai-je lu avant d'allumer le poêle avec le *Globe and Mail* du 20 septembre, les flics des nouvelles séries à la mode jouissent du privilège spécial de s'entretenir avec les morts.

Le Dieu invoqué par Louise Erdrich n'est heureusement pas celui dont l'œil bienveillant couve l'occupation de Babylone par les troupes américaines. Je dirais que

c'est un Dieu de miséricorde, resté sourd, à travers les siècles, au babillage immémorial d'une lignée de papes atteints de perpétuel gâtisme, pour se pencher, sans discrimination, sur le sort de ses rejetons humains, fussent-ils filles-mères, adolescents homos et idiots de Duplessis. Ce Dieu-là devait trouver, au fil de notre misérable histoire de fourmière méritant un bon coup de pied, ses plus humbles et zélés représentants, parmi les différents ordres missionnaires, dont on oublie peut-être un peu facilement que, outre qu'ils sont les surnois collecteurs d'âmes païennes dépeints par un certain manichéisme aujourd'hui sanglé dans sa rectitude, ils furent aussi nos premiers ethnologues, nos premiers écrivains et les seuls voyageurs du temps qui n'étaient ni soldats ni marchands. Le moindre mérite de cette très impressionnante entreprise romanesque n'est donc pas de nous rappeler que les hommes qui prétendent agir en éclaireurs de Dieu surent d'abord et avant tout,

au cœur des tribus, des enclaves et d'une succession de concessions de plus en plus dépossédées, ouvrir leur cœur à l'autre et, au sens le plus noble de ce mot galvaudé, «communiquer».

Mais les péripéties décrites par Erdrich se situent à une époque plus récente, bien que, en 1910, vis de ce demi-ouest que constitue le Dakota du Nord quelque part près de Fargo, entre les collines du Montana et les forêts et les lacs du Minnesota, la conquête et l'écrasement des derniers réducteurs sauvages par la troupe aient été à peine achevés. En fait, l'écrivaine métisse (qui, à en juger par les photos trouvées sur Internet, possède des traits autochtones marqués: pas le genre à aller réclamer sa carte bleue sous l'inspiration d'une lointaine arrière-grand-mère huronne ou apache!) jette sur le siècle qui se termine (la version anglaise date de 2001...) un regard de femme capable de parfaitement intégrer les multiples ambiguïtés de l'époque à laquelle elle appartient. Ainsi, à

l'ère du déguisement sexuel et du travestissement général conçu comme ultime posture de la post-modernité, Louise Erdrich fait de son père Damien, au départ, une sœur Agnès qui, au terme d'une péripétie typiquement américaine (hold-up et fuite sur le marchepied d'un des premiers modèles T), s'approprie l'identité d'un prêtre mourant en route pour une réserve amérindienne.

Une bonne sœur, bref, presque innocente, qui joue divinement d'un piano dont elle arrive à obtenir des orgasmes, et qui réussira, la poitrine écrasée par une bande de tissu, à conserver le mystère bien à l'abri de sa soutane, au moins jusqu'à ce qu'on lui dépêche un jeune abbé stagiaire ayant un penchant pour le whisky. Et je n'ai même pas encore parlé des miracles autour desquels s'articule tout le livre, attribués à l'inquiescante sœur Léopolda, dont le dossier de canonisation paraît beaucoup moins clair, à première vue, que celui de notre Kateri Tekakwita. Impossible de dire si elle répond à Dieu ou à Dieu, elle dont le mari Napoléon Morrissey a été retrouvé étranglé à l'aide d'un chapelet fabriqué en fil de fer barbelé. Folle de Dieu ou folle tout court? La question, pour ceux qui s'en souviennent, aurait dû aussi se poser pour Louise Riel, ce «Michi» ou Métis-canadien qu'on décida finalement de juger et de pendre comme chef politique rebelle plutôt que comme éventuel candidat à un procès en béatification.

Le style d'Erdrich est vertigineux, à la fois proche de l'antique tradition orale dont il épouse les contours et emporté par les circonvolutions d'un art porté à son paroxysme, époustouflant de densité lyrique. On y voit passer, confondus en une même ronde infernale ou divine, la danse des spéculateurs, les ravages de la grippe espagnole, les chasses au bison légendaires de nos frères Bois-Brûlés des plaines et les ruses amoureuses des femmes ojibwés faisant se dresser le «wi-nagag» des hommes qui leur restent, puis inventant la polygamie pour mieux lutter contre l'esprit tout-puissant de la maladie. A certains moments, comme quand Agnès martèle «les épaisses forêts de Beethoven» sur le clavier du Caracacchione, surgit devant nous, comme une ombre, la sauvage et étouffante beauté de la *Leçon de piano*, de Jane Campion; même sombre intensité dans les moments forts et les images qui galopent tout au long de cette prose.

Evidemment, c'est gros. Dans le sens de long. Ça se dévore, mais il y faut du temps, cet ingrédient essentiel qui fait de la lecture à la fois un vice pour insomniaques et un exercice devenant chaque jour un peu plus caduc aux yeux des endormis normaux. Pour les Américains, métissés ou non, l'écriture est une épreuve de force, franchir le cap des 400 pages, un jeu d'enfant. Ce que Stephen King résumait à sa manière dans son essai sur l'écriture, *Mémoires d'un métier*: «J'aime bien rédiger dix pages par jour, ce qui équivaut à deux mille mots, soit cent quatre-vingt mille sur une période de trois mois...» Question aux auteurs débutants: voulez-vous être payés au livre ou au kilo?

## DERNIER RAPPORT SUR LES MIRACLES À LITTLE

NO HORSE  
Louise Erdrich  
Roman traduit de l'américain par Isabelle Reinhard  
Albin Michel  
Paris, 2003, 534 pages.

## Librairie Renaud-Bray

VOX POPULI, VOX DEI

Palmarès des ventes  
1<sup>er</sup> au 7 octobre 2003

1	Roman Qc	L'HISTOIRE DE PI	Y. MARTEL	XYZ éd.	8
2	Psychologie	GUÉRIR	SERWAN-SCHREIBER	Robert Laffont	25
3	B.D.	ASTERIX ET LA RENTRÉE GAULOISE	UDERZO/GOSCUINNY	Albert René	6
4	Psychologie Qc	VICTIME DES AUTRES, BOURREAU DE SOI-MÊME	G. CORNEAU	L'Homme	4
5	Biographie Qc	JE SUIS UN BUM DE BONNE FAMILLE	J.-F. BERTRAND	L'Homme	3
6	Roman	LE PETIT COPAIN	D. TARTI	Plon	3
7	Polar	SHOOTER ISLAND	D. LEHNE	Rivages	4
8	Horreur Qc	SUR LE SEUIL	P. SENCAL	Alire	6
9	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ?	J. SPENCER	Michel Lafon	148
10	Roman	ANTECHRISTA	A. NOTHOMB	Albin Michel	10
11	Roman Qc	ADIEU, BETTY CROCKER	F. GRAVEL	Québec Amérique	4
12	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane	156
13	Roman	LA NOSTALGIE DE L'ANGE	A. SEBOLD	Nil	6
14	Essais Qc	LE TEMPS DES GIROUETTES	A. PRATTE	vib éditeur	3
15	Pratique	LE GUIDE DE L'AUTO 2004	DUVAL / DUQUET	L'Homme	1
16	Roman Qc	LIFE OF PI	Y. MARTEL	Vintage Canada	51
17	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN, t. 1	A. BRASHARES	Gallimard	67
18	Fantastique	HARRY POTTER AND THE ORDER OF THE PHOENIX	J. K. ROWLING	Raincoast	16
19	Roman	LE DICTATEUR ET LE HAMAC	D. PENNAC	Gallimard	20
20	Essais	MAL DE TERRE	H. REEVES	Seuil	23
21	Roman	DANSEUR	C. MCCANN	Belfond	3
22	Roman	WINDOWS ON THE WORLD	F. BEIGBEDER	Grasset	7
23	Guide Qc	LES CHAMPIGNONS SAUVAGES DU QUÉBEC	SICARD / MOUREUX	Fides	124
24	Chroniques	LES BONHEURS DE SOPHIE	S. DUROCHER	Stanké	4

L'œuvre vit ma boîte de couleurs et reprend mes plus beaux  
le mois en images et le livre des récits de mon enfance.

Venez rencontrer  
Claude Jasmin



La petite patrie  
en image

Succursale Champlain,

4380, rue St-Denis

(514) 844-2587

le samedi 18 octobre

de 14 h à 16 h

25	Roman	ONZE MINUTES	P. COELHO	Anne Carrière	21
26	Polar	MEURS, MON AMOUR, MEURS	B. DUTRIZAC	Libre Expression	2
27	Roman Qc	PUTE DE RUE	R. NADEAU	les Intouchables	4
28	Cuisine	CUISINE EXPRESS AU BOUT DES DOIGTS	MARTIN/ROBITALLE	Brinar	129
29	Maternité	COMMENT NOURRIR SON ENFANT, 3 <sup>e</sup> édition	L. LAMBERT-LAGACÉ	L'Homme	215
30	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN, t. 2 - Le deuxième été	A. BRASHARES	Gallimard	37
31	B.D.	ALBUM SPIROU, t. 271	COLLECTIF	Dupuis	5
32	Jeunesse Qc	CHANSONS DOUCES, CHANSONS TENDRES (livre & CD)	H. MAJOR	Fides	106
33	Actualité	LE MONDE SECRET DE BUSH	E. LAURENT	Plon	18
34	Biographie	CESAR IMPERATOR	M. GALLO	XO éd.	21
35	Spiritualité	TELOS, t. 2	A.-L. JONES	Ariane	7
36	Cuisine	THE ULTIMATE WEIGHT SOLUTION	P. MCGRAW	Simon & Schuster	3
37	Jeunesse Qc	CHANSONS ET RONDES POUR SAMUSER (livre & CD)	H. MAJOR	Fides	50
38	Roman Qc	TOUT LA-BAS	A. COUSTURE	Libre Expression	27
39	Polar	MYSTIC RIVER	D. LEHNE	Rivages	80
40	Esotérisme	ASTROLOGIE 2004	A. D'AMOUR	L'Homme	7
41	Actualité	LA GUERRE DES BUSH	E. LAURENT	Plon	36
42	Cuisine Qc	MUFFINS ET PETITS GÂTEAUX	COLLECTIF	L'Homme	26
43	Polar Qc	INDÉSIRABLES	C. BROUILLET	la courbe échelle	16
44	Roman	L'IGNORANCE	M. KUNDERA	Gallimard	23
45	Roman	LE BAL DES LOUVES, t. 2	M. CALMEL	XO éd.	10

♥ Coup de Cœur RB      ■ Nouvelle entrée      \* Nbre de semaines depuis parution

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.

25 succursales au Québec

www.renaud-bray.com

## Les poètes de l'Amérique française

Proposent

Un récital de Nicole Brossard

Un poète des Écrits des Forges

Avec

Marie-Maude Viens, contralto

Pierre Bouchard, clavecin

Une présentation de Guy Cloutier

(Exceptionnellement)

Mardi 14 octobre, 20 h

Maison de la culture Plateau Mont-Royal

465, av. du Mont-Royal E., Montréal

(514) 872-2266

Mercredi 15 octobre, 19 h 30

Chapelle du Musée de l'Amérique française

2, Côte de la Fabrique, Québec

(418) 692-2843

## PUL-IQRC

## NOUVELLES PARUTIONS



## L'administration centrale et le cadre de gestion

Les ministères, les organismes, les agences, les appareils centraux

ANDRÉ GÉLINAS

Cet ouvrage a pour but de bien cadrer les phénomènes de base que l'on trouve dans toute organisation, à savoir la décentralisation et la déconcentration, de présenter une image d'ensemble des diverses instances décentralisées et déconcentrées, tant fonctionnelles que territoriales, de l'administration québécoise. Il vise à ordonner les connaissances portant sur les diverses composantes de l'administration centrale, à savoir les ministères, les organismes du gouvernement, les agences et les appareils centraux.

2-7637-7947-6

758 pages • 45 \$



## Les jeux de transfert de régulation

L'éthique des affaires et la déréglementation

Sous la direction de

YVES BOISVERT et FRANCIS MOREAULT

Avec la collaboration de

Karine Prémont et Louise Campeau

De quelle façon l'idée de transfert de régulation permet-elle de mieux saisir le mouvement qu'il y a eu au Québec en matière de réaménagement réglementaire? En quoi l'éthique, comme moyen de régulation organisationnelle et sociétale, permet-elle de suppléer, au sein du monde des affaires et de la société civile, aux responsabilités sociales de l'État? En s'inspirant de l'éthique des affaires, les gens d'affaires sont-ils en mesure d'assumer des responsabilités sociales autrefois dévolues à l'État?

2-7637-7988-3

300 pages • 30 \$

Pour de plus amples renseignements

Les Éditions PUL-IQRC

Tel. (418) 656-7381 • Téléc. (418) 656-3305

Dominique Gingras • pul.ulaval.ca

www.ulaval.ca/pul

# LITTÉRATURE

## Chronique de l'arrière-pays

SUZANNE GIGUÈRE

Après son troisième roman, *La Danse juive*, qui lui a valu le prix du Gouverneur général (1999), Lise Tremblay s'est retirée dans une petite maison couleur «autobus scolaire», sur une île au milieu du fleuve. Peut-on imaginer, dans cette résidence secondaire balayée par des vents d'été chargés d'odeurs de varech, une chambre d'écriture plus douce pour écrire? Et pourtant. Qui-conque a fréquenté l'univers romanesque de l'auteure originaire du Saguenay n'a pu oublier son inclination pour les univers finissants et désespérants.

Nous sommes quelque part dans l'arrière-pays, au cœur d'un petit village sans nom qui abrite une héronnière, lieu où nichent les hérons, ces grands oiseaux échassiers migrateurs. Dans ce décor de chasse et de pêche, de marais et de pourvoires, le village, à l'agonie, est devenu un lieu de villégiature «pour riches professionnels urbains en mal de tranquillité». Les histoires de *La Héronnière* architecturées et ornées d'un même motif, le clivage entre les villageois et les estivants, racontent leur cohabitation conflictuelle.

Cherchant à saisir l'âme du lieu et celle de ses habitants, Lise Tremblay suggère plus qu'elle analyse. Son écriture filtre, décanter et nuance les faits. Au lecteur de découvrir la fêlure cachée à l'intérieur de chaque nouvelle.

Dans «*La Roulotte*» et «*La*



Lise Tremblay, originaire du Saguenay, s'est réfugiée dans son coin de pays pour écrire son dernier roman, *La Héronnière*.

*Beauté de Jeanne Moreau*, elle esquisse le portrait de deux femmes qui refusent de se conformer à l'ordre immuable du village. Un nouvel amour vient les arracher à leur solitude et les libère de leur enfermement. Il arrive que ce désir de liberté s'achève dans un drame. Dans *La Héronnière*, un

adolescent empêche sa mère de partir avec son amant. Les mots se bousculent, montent les uns sur les autres, s'entrechoquent en libérant au fur et à mesure sur la page blanche la charge émotionnelle de cette histoire tragique.

D'autres femmes se résignent à une tranquille médiocrité, souf-

frent en silence et se sacrifient. Une vacancière («*Elisabeth a menti*») raconte à Elisabeth ses joies et ses peines. De prime abord, la villageoise se fait rassurante avec son «*lexique psychologisant et apaisant*» des émissions féminines qu'elle écoute à longueur de journée. En réalité, elle est incapable d'émettre une opinion personnelle et sa vie est cimentée par un sentimentalisme un peu bête.

Dans «*Le Couronnement*», Aline meurt à l'hôpital dans une chambre lilas. Pendant trente ans, elle a partagé, silencieuse, la vie de son mari, qui n'avait que le village et la chasse en tête. Au creuset de cette histoire viennent se fondre les rêves épuisés et les illusions perdues d'une femme dont le village a empoisonné la vie.

Dans cette chronique de l'arrière-pays, où tout correspond et se répond, où les personnages réapparaissent d'une nouvelle à l'autre, la défiance qu'éprouvent les villageois envers les estivants est exprimée sèchement, dans «*La Roulotte*», par le directeur de la pourvoirie. Révolté par le départ de sa femme avec un chasseur, il ne décolère pas: «*Tout le monde sait que ce n'est pas bon de laisser les étrangers trop s'approcher. Ces amitiés-là, ça finit toujours mal.*»

Dans «*Elisabeth a menti*», l'amie citadine d'Elisabeth est témoin d'une scène de braconnage. Elle dénonce le délit à l'organisme chargé de la protection des animaux. Dans le village, où la seule règle est celle du mensonge, ou

tout le monde sait tout et fait semblant de tout ignorer, elle se fait engueuler vertement.

Chez la nouvelliste, observatrice attentive des remous de l'âme, un petit détail, un trait léger suffisent parfois à déterminer l'humeur d'un personnage. La méfiance tourne au complexe d'infériorité. Dans «*La Beauté de Jeanne Moreau*», Clément, le villageois, perd tous ses moyens en face de l'étranger. Il cherche ses mots, devient anxieux, se croit obligé d'aborder des problèmes sérieux et d'utiliser un vocabulaire qu'il ne maîtrise pas.

Si une réalité sociale actuelle se réfléchit dans les histoires de *La Héronnière* — les rapports non égaux entre les habitants du village, qui tolèrent les vacanciers, et les propriétaires de résidences secondaires, parce qu'ils sont une importante source de revenus — les fictions de Lise Tremblay nous amènent sur un autre terrain, loin de l'analyse

sociologique, celui que le poète Pierre Perrault nommait «*le territoire de l'âme*». L'écrivaine s'approche, observe, cerne les fragilités, les vulnérabilités et les sentiments que ses personnages tentent de dissimuler.

Dans sa préface des *Illusions perdues*, Balzac affirme que «*les écrivains n'inventent jamais rien*», mais du réel, tremplin de l'imaginaire, ils font le «*vrai*», ce vrai de l'art qui n'est jamais celui de la nature. Dans le creuset de la nouvelliste alchimiste, tout prend vie dans un monde fictif, celui de *La Héronnière*. Un monde fictif qu'une langue juste et transparente, simple et fluide éclaire avec grâce. Un monde où l'humour est distillé, l'ironie douce-amère et moqueuse.

**Les fictions de Lise Tremblay nous amènent sur un autre terrain, loin de l'analyse sociologique**

### LA HÉRONNIÈRE

Nouvelles  
Lise Tremblay  
Leméac  
Montréal, 2003, 112 pages

## La Corrivaux n'était pas coupable

*Histoire d'une femme fière et indépendante*

LOUIS CORNELIER

Dédicacé, entre autres, «à toutes ces femmes qui ont tenté de dépasser l'horizon trop limité qu'on leur offrait et qui en ont bien souvent payé le prix fort», *La fiancée du vent*, un roman historique de Monique Pariseau, se veut d'abord et avant tout un hommage rendu à une femme hors du commun qui a payé de la mort son désir de liberté.

**Un hommage rendu à une femme hors du commun qui a payé son désir de liberté**

Personnage légendaire de notre histoire auquel on a attribué abusivement plusieurs meurtres (elle aurait assassiné sept maris), la Corrivaux fut aussi une vraie femme, pré-nommée Marie-Josephte, injustement accusée du meurtre de son second mari et pendue, à Québec, le 18 avril 1763, pour ensuite être exposée, dans une cage de fer, à la vindicte populaire.

Elle n'était pourtant, selon Monique Pariseau, coupable de rien, sinon d'avoir été une femme fière et indépendante pour qui l'amour des êtres et du monde valait plus que les conventions sociales. «*Le 9 février 1990, précise d'ailleurs la romancière en épilogue, deux cent vingt-sept ans après sa mort, à l'initiative du jeune Barreau de Montréal, on reprit le procès de Marie-Josephte Corrivaux. Le jugement de culpabilité fut renversé et elle profita d'un non-lieu.*»

C'est sa vie bouillonnante que

raconte *La Fiancée du vent*. Sur fond de Nouvelle-France déliquescence et de Conquête anglaise, Monique Pariseau trace avec grâce et générosité le portrait de cette amoureuse du monde, dont le volontarisme tranche avec la résignation de ses pusillanimes contemporains. Fille adorée d'un père Corrivaux

lui-même plutôt frondeur, Marie-Josephte, qui «*n'était pourtant pas particulièrement belle*» mais qui, lorsqu'elle dansait, «*devenait aussi désirable que les premiers signes du printemps pendant une tempête de mars*», ne s'en laisse pas imposer.

Mère de trois enfants issus d'un premier mariage orageux mais néanmoins relativement heureux, la Corrivaux voit son monde s'écrouler quand elle se remarie,

contre l'opinion de son père, avec l'exécrable Louis Dodier. Se révélant, dès le lendemain des noces, alcoolique, violent et dur de cœur, le nouvel époux s'érige comme une barrière entre sa femme, qu'il souhaite dompter, et le monde qu'elle chérit. Imprudente, Marie-Josephte affirme alors à qui veut l'entendre qu'elle souhaiterait se débarrasser de ce mari encombrant, sans cesse aux prises avec le père Corrivaux, qui le déteste. Quand Dodier sera retrouvé mort, le père et la fille seront aussitôt soupçonnés.

l'infâme personnage, toutefois, avait d'autres ennemis...

Tenu devant une cour martiale et un jury exclusivement anglophone, le procès, plus que douteux, conclura à la culpabilité du père et à la complicité de sa fille. Le premier sera pendu et la deuxième, fouettée. Soudain, coup de théâtre, Joseph accuse sa fille! C'est elle, finalement, qui montera sur l'échafaud.

Scandalisée par tant d'injustices, «*masculines*», laisse-t-elle entendre, Monique Pariseau a donc voulu rétablir la vérité. Rédigé avec élégance, son roman, malgré quelques longueurs, est une ode sensible et convaincante à une femme délurée, et, à travers elle, à toutes ses semblables, que la petitesse de ses contemporains a tuée. Faisant

montre d'un grand raffinement dans l'évocation des éléments naturels et des sentiments humains, la romancière ne manque pas, non plus, de rendre avec réalisme le quotidien à la fois simple et ingrat des colons de la Côte-du-Sud et l'atmosphère d'une Nouvelle-France traumatisée par l'invasion anglaise.

On se serait juste passé, finalement, de la morale féministe, déplacée dans les circonstances, au sujet de l'injustice au masculin. C'est la bêtise, tout court, qui a tué la Corrivaux.

**LA FIANCÉE DU VENT**  
Monique Pariseau  
Libre Expression  
Montréal, 2003, 400 pages

## Le Chant des poissons rouges

Micheline Morisset



La vision tendre et bouleversante d'un singulier trio amoureux. Un premier roman qui révèle une écrivaine authentique.

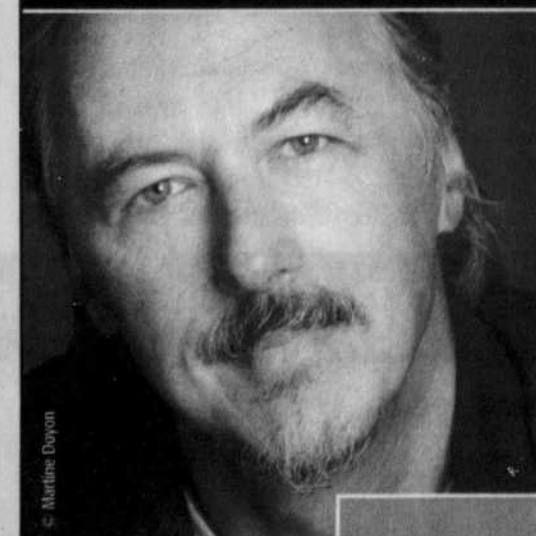
Micheline Morisset  
Le Chant des poissons rouges



QUÉBEC AMÉRIQUE  
www.quebec-amerique.com

## Le pire n'est jamais sûr

Michel Trépanier



Il n'est pas certain qu'il soit si facile d'envisager sa propre mort comme l'un des beaux-arts. Un duel étonnant, un formidable et théâtral huis clos entre «la belle et la bête»!

Michel Trépanier  
Le pire n'est jamais sûr



QUÉBEC AMÉRIQUE  
www.quebec-amerique.com

## LIBER

Alain Médam  
De l'actualité

Réflexions sur la forme éphémère du monde



156 pages, 19 dollars

© Yves Médam

## Sylvie Ménard

DES ENFANTS  
SOUS SURVEILLANCE



La rééducation des jeunes délinquants au Québec (1840-1950)

L'histoire d'une approche originale qui privilégie la réinsertion sociale plutôt que la simple punition.

vib éditeur  
www.erlib.com

LITTÉRATURE

Un père, une fille, des kiwis

CHRISTIAN DESMEULES

Suivant peut-être en cela les conseils de Robert Louis Stevenson, pour qui «le dehors guérit», Jean Désy, le médecin, l'écrivain, le poète, éprouve plus souvent qu'à son tour le besoin de se soigner d'une dose de grand air et de beaucoup de nomadisme.

Il y a quelques années, sentant le besoin de «retrouailles» avec sa fille de seize ans, Isabelle, loin des autres, loin des amis, loin des habitudes et du quotidien, Jean Désy a choisi de partager avec elle l'une de ses aventures. Parfaitement seuls ensemble, peut-être pour la première fois de leur vie. Et pourquoi pas aller nager avec les dauphins, grimper au sommet d'un volcan, prendre lentement conscience de sa propre respiration? Pourquoi pas? «La vie d'un homme est brève, écrit-il. Voilà l'une des raisons de mes déplacements, de mes voyages, de mes aventures. J'ai senti il y a longtemps qu'il fallait enrichir le mieux possible la brièveté de cette vie. J'ai voulu m'offrir un moment de grande harmonie avec ma fille.»

Et c'est parti pour un voyage de plusieurs mois au cœur d'un pays de carte postale: la Nouvelle-Zélande. Un contrat en poche avec une clinique médicale de Wairoa, un village de cinq mille personnes sur la côte est de l'île du Nord (qu'il abandonnera rapidement devant la lourdeur de la tâche et l'appel de la nature), une voiture, des poumons en santé, une grande fille qui apprend à conduire sur des routes sinueuses et désertes. «Qu'est-ce qu'un père peut offrir de mieux à sa fille que le meilleur de lui-même?», se demande-t-il, connaissant déjà parfaitement la réponse. Mais, on a beau avoir des «semelles de vent», à l'ap-

proche de la cinquantaine les jambes semblent plus lourdes et les montagnes plus hautes. C'est aussi l'âge des premiers deuils — parents, amis, sommets inaccessibles — et chaque jour le corps vous rappelle son irrémédiable destination.

En pays maori, Désy a le sentiment de renouer avec l'esprit aborigène, l'étrange impression de se retrouver dans le monde nordique, quelque part au Nunavik entre Québec et Kuujuaq — les petites rues peuplées de «dizaines d'enfants rieurs avec des yeux comme des bonbons noirs». Pour lui, c'est indéniable, l'«âme heureuse» de ce pays est maorie. De la même façon que l'âme heureuse du Québec serait en grande partie «coureuse de bois et coureuse de froid».

Les nombreux lecteurs happés par la poésie tranquille des «méditations», qui illuminent *Du fond de ma cabane* (XYZ, 2002), n'y trouveront sans doute pas la même universalité vibrante. Et le «propos» sur la relation père-fille du sous-titre y semble un rien exagéré — de l'ordre du prétexte à l'aventure plus que de sa raison d'être.

Fruit malheureusement un peu sec, *Nomades en pays maori* reste en mémoire comme le récit d'un séjour de travail et de villégiature dans cet archipel fait de pics et de vagues du Pacifique Sud. Un récit fait de rares rencontres humaines et de quelques rapprochements heureux, de paysages et de drôles d'oiseaux.

**NOMADES EN PAYS MAORI : PROPOS SUR LA RELATION PÈRE-FILLE**  
Jean Désy  
XYZ  
Montréal, 2003, 176 pages

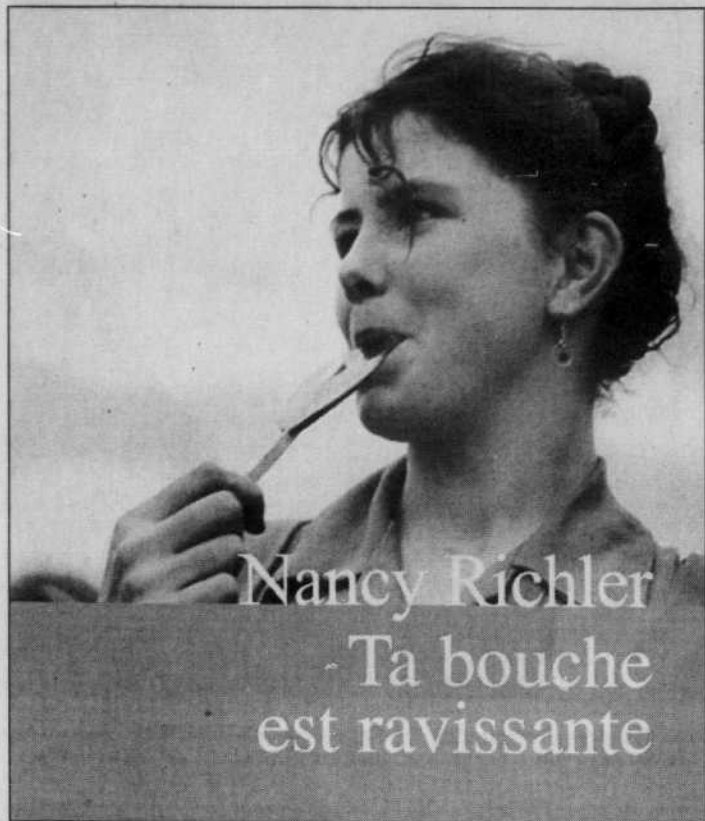
Une vie au cœur de la révolution

Portrait historique des conditions difficiles des paysans russes

SOPHIE POULIOT

C'est de son cachot sibérien que Miriam écrit à sa fille l'histoire de sa vie. Condamnée à perpétuité pour avoir assassiné un soldat russe à l'aube de la révolution, Miriam ne pourra probablement pas expliquer autrement à Hayya, de laquelle elle fut séparée le lendemain de sa naissance, les circonstances qui ont entouré sa conception et l'emprisonnement de sa mère. *Ta bouche est ravissante* est donc le récit de l'existence d'une jeune femme qui, née dans un minuscule village russe sis entre de purulents marais, connaîtra les émeutes prérévolutionnaires de Kiev, puis l'incarcération en Sibérie. Cet ouvrage de la Vancouveroise née à Montréal Nancy Richler est un remarquable roman historique.

La description du quotidien de ce petit village juif de la Russie au tournant du siècle — où démarre l'action — fait état non seulement des misérables conditions de vie qui régnaient alors, mais aussi des superstitions teintées de religion qui nourrissaient la vie communautaire des paysans. Ainsi, le lecteur s'attachera à la petite Miriam, qui porte, face aux commères, le poids de l'infidélité et du suicide de sa mère, ainsi que celui de la fierté jugée outrée de sa belle-mère, une couturière extrêmement douée dont la tache de vin qui macule son visage est sans aucun doute la marque de la gifle d'un ange. D'ailleurs, cette belle-mère, plutôt que de s'inscrire dans la lignée des personnages à



Nancy Richler  
*Ta bouche est ravissante*

Cet ouvrage de la Vancouveroise née à Montréal Nancy Richler est un remarquable roman historique.

la cruauté monolithique qui ont marqué la littérature populaire, est aussi froide et sévère qu'elle accorde de soins à l'éducation et au bien-être de sa protégée. Ce choix fait par Nancy Richler témoigne d'une finesse, d'un précieux art de la nuance qui caractérisent le roman tout entier.

Cette subtilité est particulièrement palpable dans la façon dont l'auteure aborde la question de l'antisémitisme russe. Quelques faits ainsi que l'incompréhension de Miriam exprimée sans emphase suffisent à dénoncer l'impardonnable.

Dans cette optique, on ne s'étonnera pas que Miriam ne soit pas une grande héroïne visionnaire, à la noblesse de cœur exemplaire et aux qualités de charme et d'esprit quasi surhumaines. Il s'agit plutôt d'une jeune fille à la beauté médiocre, mise au ban de son village pour les raisons exposées plus haut, une fille honnête et modeste qui se retrouve au sein de la révolution russe davantage

par accident que par conviction. Il s'agit là d'un choix, de la part de l'auteure, qui confère du crédit et de l'originalité à son œuvre. Qui plus est, cela n'empêche aucunement le lecteur de pénétrer dans les coulisses de la révolution et surtout de constater l'espoir, l'incrédulité ou encore l'effroi que les prémices d'une rébellion peuvent semer au sein des classes les moins favorisées.

Sachant doser les descriptions affligeantes des conditions de vie des familles ouvrières ou paysannes ou encore des prisonniers et la narration des événements plus anodins qui ponctuent la vie des villageois ou des citadins qui entourent l'héroïne, *Ta bouche est ravissante* atteint un équilibre enviable, dans son contenu, entre l'évolution psychologique des personnages et le portrait socio-historique de la Russie prérévolutionnaire. En outre, si le roman de Nancy Richler s'avère captivant, il est aussi fort bien écrit et, ce qui n'est pas à négliger, habilement traduit. Ainsi peut-on lire, par exemple, à propos de l'exécution d'une voisine de geôle: «Le tumulte qui régnait dans la prison était tel qu'il étouffait même le croisement des corbeaux qui présidaient au lever du jour. Mais j'entendis sa mort — un soupir solitaire — par-dessus le vacarme. Je perçus son dernier souffle comme s'il était monté jusqu'à moi, effleurant ma peau telle une douce brise, porteur de tout ce qu'elle avait été. Puis cela se dissipa et il ne resta rien.» Vu le succès international et la qualité de ce roman, nul doute que les prochains ouvrages de l'auteure seront fort attendus.

**TA BOUCHE EST RAVISSANTE**  
Nancy Richler  
Traduit de l'anglais par Pierre Ménard  
Flammarion Québec  
Montréal, 2003, 430 pages

Félicitations à Maryse Rouy

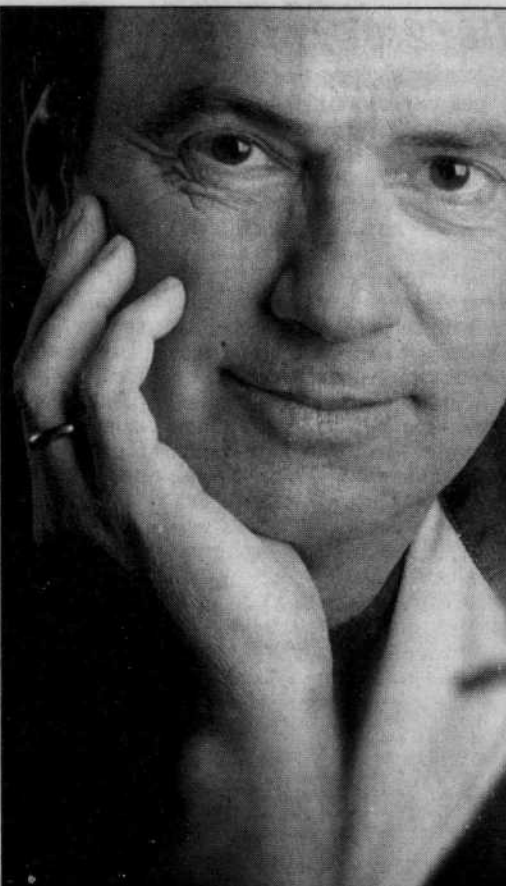


Lauréate du prix Saint-Pacôme du roman policier 2003



QUÉBEC AMÉRIQUE  
www.quebec-amerique.com

ANDRÉ DUCHARME



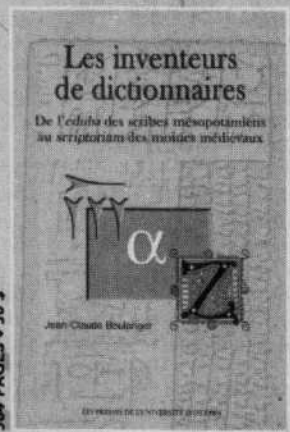
L'homme en morceaux

«André Ducharme nous livre un délicieux petit roman en forme de perle, qui carbure au style et à la densité. Une bouffée d'air frais au milieu des introspections gises et entremêlées de beaucoup de ses contemporains.»

Christian Desmeules, *Le Devoir*

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com (à Jean-François Blais)

Que de découvertes dans cette histoire du dictionnaire!



JEAN-CLAUDE BOULANGER

Les inventeurs de dictionnaires

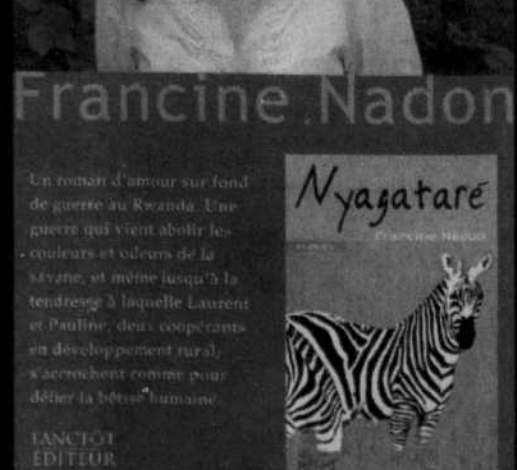
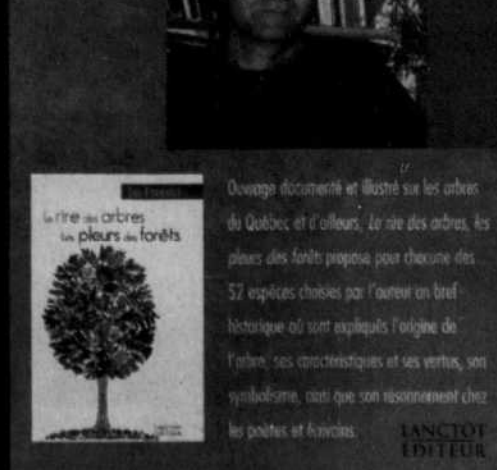
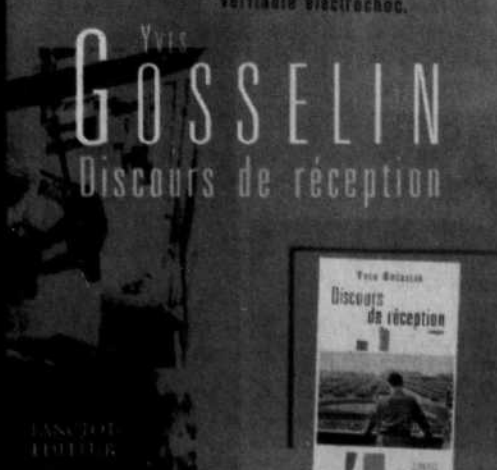
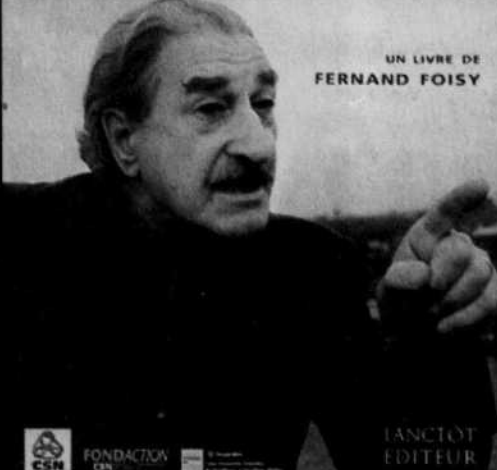
De l'eduba des scribes mésopotamiens au scriptorium des moines médiévaux

EN LIBRAIRIE EN OCTOBRE

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ D'OTTAWA  
Distribution Fides

LECTEURS PASSIONNÉS RECHERCHÉS CHEZ TOUS LES LIBRAIRES!

LANCOT ÉDITEUR



LITTÉRATURE

# La langue de secours d'Assia Djebar

GUYLAINE MASSOUTRE



L'auteure Assia Djebar, en compagnie du chancelier allemand Johannes Rau, lors de la remise du Prix de la paix à Francfort.

RALPH ORLOWSKI REUTERS

On ne présente plus Assia Djebar, auteure internationalement connue, professeure à l'université de New York, reçue docteur honoris causa de l'université Concordia et lauréate du Prix de la paix à Francfort il y a trois ans. A 64 ans, l'Algérienne Fatma-Zohra Imayen, alias Assia Djebar, honore le paysage des lettres francophones d'une parole qui, pourtant dénonciatrice des violences jadis perpétrées par le colonisateur français, accueille chez Albin Michel une voix douce, combative et emportée par la nécessité.

Assia Djebar n'a pour territoire réel, comme tout écrivain, que sa langue. Il se trouve que sa formation, sa liberté, sa culture — au sens intellectuel —, elle les a acquises, sous l'influence et la décision paternelles, en français. Sillonant le Maghreb, l'Europe francophone et l'Amérique, elle n'a cessé de dénoncer toutes les formes de violence, de barbarie, qui entachent inexorablement l'histoire de l'Algérie. *La Disparition de la langue française*, son dernier roman, est un nouveau chapitre de sa résistance et de son engagement dans la parole au service de la mémoire.

L'arabe, sa langue maternelle, appartient à son univers privé. Comme bien d'autres exilés qui ont choisi le français pour transcgresser les interdits, elle s'immerge dans une altérité faite sienne, dont le paradoxe — culture d'une ex-colonisée — catalyse et dynamise une pensée énergique, visant l'essentiel, l'économie verbale et l'émotion.

### La vérité débusquée

On ne ressort pas indemne d'une lecture d'Assia Djebar. Qui consent à l'ouvrir devra compter avec une réalité forte, exprimée avec la sobriété digne des gens qui ont longuement côtoyé la douleur. Elle compte une parenté d'écrivains, tous saisissant à bras-le-corps des vérités terribles sur l'obscurantisme écrasant la lumière, pourtant toujours présente dans les sociétés martyres de l'Afrique du Nord. Qu'on pense à Kateb Yacine, à Tahar Ben Jelloun, à Amin Maalouf, à Albert Cossery, écrivains aux urgences

distinctes mais tous attachés à dire en français ce que le peuple familial ne peut faire entendre, en fait de fureur et de lyrisme, quand il touche au désespoir.

La langue de Djebar est toute nimbée de réconciliation. Non pas avec les temps maudits et récurrents de l'aveuglement aux droits de l'homme, cet homme qui parfois mérite difficilement la majuscule et qui souvent ne conjugue aucune trace de féminin. «*Ce trouble, j'espère, à la fin de cette conversation silencieuse avec toi, l'atténuer, me retrouver simplement moi, sans questions superflues*»; l'homme qui aime n'a que le silence où s'embourbe.

La langue d'écrivaine est plutôt celle des constats, informative et transparente, ponctuée de données historiques et éclairée de dialogues efficaces. En phrases courtes, très ponctuées, Djebar, qui fut un temps journaliste, puis cinéaste, lutte contre l'anamnèse qui menace les champs de ruines d'effacement rapide. *La Disparition de la langue française* dit bien à la fois l'effondrement de la «colonisation» — un terme synonyme de naufrages — et cet interminable obscurantisme qui n'a eu de cesse d'en prolonger l'agonie.

### Une mémoire impérative

On oublie parfois qu'une agonie, justement, est une lutte. Longtemps synonyme d'angoisse, le terme, aujourd'hui médicalisé, convient pourtant à la vie quotidienne dans ces pays arabes dont la civilisation berbère n'a pas entièrement disparu mais où une tradition rétrograde a pris le dessus.

«*Je me réinstalle en territoire d'enfance, même si ma casbah s'en va en poussière, en éboulis*», dit le personnage écrivain du roman de Djebar. Entre l'autobiographie transposée et le témoignage, le roman trempe sa force dans de multiples images éclatantes, rempart tenace à des convictions qui s'énoncent en actes terribles, comme des mâchoires tranchantes.

Difficile d'éviter le choc entre l'instinct de vie, valeur morale universelle et première, et l'instinct de mort, que les êtres sans lois et sans principes sortent du fond des temps et de leur inconscient pour passer à l'acte. Berkane, que Djebar fait vivre par son journal et par ses proches, appartient à la génération née dans les années 40, rescapée de justesse de la torture et de la prison, puis sacrifiée moins de 50 ans plus tard par une nouvelle génération brandissant des mots clés de la libération.

Il en ressort un expressionnisme littéraire qui rejoint le doute actif, la crise de conscience dans nos sociétés postindustrielles, quant à l'efficacité de la raison à gouverner le monde. La langue apporte un secours au delà des identités et des frontières. De tels romans laïcs, loin de toute abstraction, militent pour l'autonomie de la formulation expressive, pour la capacité de l'imagination créatrice à peser d'une tension non négligeable sur les affaires du monde.

### LA DISPARITION DE LA LANGUE FRANÇAISE

Assia Djebar  
Albin Michel  
Paris, 2003, 294 pages

# Vie d'ange

JOHANNE JARRY

Publié en 2002, *La Nostalgie de l'ange*, premier roman de l'Américaine Alice Sebold, est déjà traduit en 30 langues et dépasse les 2 millions d'exemplaires vendus aux E.-U. Seule indication sur l'auteure en quatrième de couverture: violée à dix-huit ans, elle s'est inspirée de «*cette douloureuse expérience*» pour écrire cette histoire. Du côté français, le magazine *Livre Hebdo* prédit: «*Selon toute logique, La Nostalgie de l'ange devrait également connaître ici [en France] un grand succès*». Et pourquoi donc? En partie parce que Sebold a transformé une tragédie (le viol et l'assassinat d'une adolescente) en histoire rassurante qui tient presque du conte de fées.

Susie rencontre son voisin dans le champ pas loin de chez elle. L'homme insiste pour lui montrer la cabane qu'il a aménagée sous la terre. Curieuse, la jeune fille de quatorze ans glisse dans un trou d'où elle

ne ressortira pas vivante. Décapitée par son violeur, Susie devient un ange. Du ciel, elle observe ceux qui lui survivent fort mal. Son père est rejeté parce qu'il s'entête à soupçonner le voisin, sa mère plaque les siens sans aucune explication et pendant dix ans dans l'espoir d'oublier, son petit frère grandit enragé contre cette mère disparue et sa sœur réussit à surmonter le traumatisme et devient psychothérapeute.

De temps à autre, l'ange Susie signale sa présence aux siens et va jusqu'à intégrer le corps d'une amie pour faire l'amour avec celui qu'elle désire du haut des cieux. Cet espace, qu'elle partage avec toutes les femmes et les petites filles assassinées (doit-on comprendre que l'au-delà n'est peuplé que de victimes féminines?), ce n'est pas le paradis. Voilà comment, selon une «*vétéran-te*», elle pourra y accéder: «*Si tu arrêtes de te demander pourquoi c'est toi qui as été tuée et non quelqu'un d'autre, si tu arrêtes d'explorer le vide*

que ta perte a laissé, si tu arrêtes de te demander ce que ressent toute personne laissée sur Terre, tu pourras être libre. Dit plus simplement, il te faut abandonner la Terre.»

Qu'on se le tienne pour dit, même au ciel, il faut lâcher prise... Rassurant et moralisateur, le roman de Sebold fait triompher le courage et l'amour. Mais l'étalage de ces nobles sentiments risque d'occulter la gravité de toute cruauté humaine; on pourrait même penser (pour se consoler?) que l'horreur commise porte moins de conséquence puisqu'elle réserve une vie d'ange à sa victime.

### LA NOSTALGIE DE L'ANGE

Alice Sebold  
Traduit de l'anglais  
par Edith Soonckindt  
NiL éditions  
Paris, 2003, 352 pages

# Invraisemblable Nothomb

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Jusqu'ici, j'avais assez étonnamment échappé à la tornade Nothomb. Pas par snobisme, comme d'autres qui se font un devoir de se méfier de tout ce qui se targue d'être de la littérature et qui, ô horreur, rencontrent le succès. Pas par ignorance non plus, toutes les copines en parlant à qui mieux mieux. Leur enthousiasme était contagieux mais n'avait d'égal, j'imagine, que ma paresse notoire... Pourtant, certains titres étaient alléchants: *Hygiène de l'assassin*, *Stupeur et tremblements*, *Métophysique des tubes*... Ça aurait dû me titiller. Rien n'y faisait.

Et il y a eu *Antéchrista*... que je me mis à lire pleine de la meilleure volonté du monde mais qui ne rempli pas les promesses chantées par tout un chacun à propos d'Amélie Nothomb. Pourtant, la trame de départ était alléchante: une jeune fille timide, en mal de rencontrer qui que ce soit, cherche désespérément à se faire une amie, n'importe qui, alors qu'elle élime à l'âge prématuré et ingrat de 16 ans les bancs d'une fac de sciences po. La n'importe qui en question se prénomme Christa et sa méchanceté n'a d'égal que la timidité de Blanche-la-pure. Déjà, rien que les prénoms et le manichéisme de l'affaire me faisaient tiquer. Et c'était sans compter la naïveté franchement bête avec laquelle tout le monde allait tomber sous le charme de la Christa et la dua-

lité primaire que cela ferait naître chez Blanche, qui ne pouvait que finir par la dénommer Antéchrista! Tout cela m'a paru à ce point primaire, voire prépubère, que j'ai retiqué. Pourtant, force est de constater que cette plaquette est joliment écrite et le récit assez bien mené, mais d'un convenu! Et pour ce qui est du revirement de situation et de la mutation du vilain petit canard en vilaine grande autruche, plus improbable, tu meurs. Pour

convaincre qui que ce soit que ce roman est soit un exercice de style inachevé, soit une erreur de parcours, il faudra repasser ou lire quelques-uns des titres précédents — ce que j'ai fait depuis, et ça m'a réconcilié avec l'auteur — de cette starlette belge!

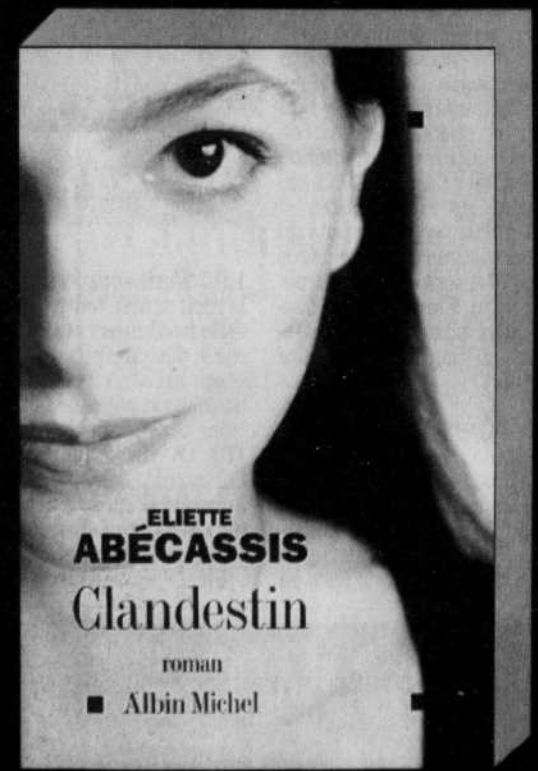
### ANTÉCHRISTA

Amélie Nothomb  
Albin Michel  
Paris, 2003, 160 pages



Photo: Catherine Gubel

# QUI PEUT INTERDIRE DE L'AIMER?



Albin Michel  
www.albin-michel.fr

JEAN-MARIE POUPART

J'écris tout le temps

«*Qu'on ne se méprenne pas sur la teneur de cet essai au style vif, à l'image des romans de Jean-Marie Poupart. Ce ne sont pas là les recriminations d'un écrivain aigri ni d'un intégriste de la Littérature avec un grand L. C'est tout simplement le clair énoncé des préoccupations d'un amoureux sincère de la littérature, qui voudrait qu'on lui redonne la place qui lui revient de droit. Rien que ça. Tout ça.*»

Stanley Peim, *Le Globe*

LEMEAC

(514) 524-5558 - lemeac@lemeac.com

Triptyque  
www.generation.net/Alpny  
Télé: (514) 597-1666

Paule Turgeon  
Au coin de Guy et René-Lévesque

polair, 214 p., 18 \$

Sarah Lanthier, jeune criminaliste douce et ambitieuse, est engagée par un cabinet d'avocats réputé de Montréal. Elle ne tarde pas à découvrir que la tâche est loin d'être facile: son premier client est un meurtrier déséquilibré qui la menace et fait malmenier les témoins de la défense.

Alain Gagnon  
L'ÉLIE OU LA VIE HORIZONTALE

Alain Gagnon  
L'Élie ou la vie horizontale  
roman, 121 p., 17 \$

«*Ce roman est une belle réussite.*»  
Réginald Martel, *La Presse*

261 La poesía tiene la palabra

liberté d

Karine Hubert • Brigitte Le Brun Vanhove • Margarita Contreras • José Asunción Silva • Luis Vidales • Aurelio Arturo • Eduardo Carranza • Jorge Gaitán Durán • Rogelio Echavarría • Jotamario Arbeláez • José Manuel Arango • Giovanni Quessep • Darío Jaramillo Agudelo • María Mercedes Carranza • Piedad Bonnett • Juan Manuel Roca • Renata Durán • Sonia Nadhezda Truqu • Alvaro Mutis • Humberto Jarrín • Catalina González • Luis Mizar Mestre • Fredy Chicangana • Hugo Jamióy • Jorge Miguel Cocom Pech • Marc André Brouillette • Pierre-Yves Soucy • David Cantin • Patrick Lafontaine • René Viau • Marie-Andrée Lamontagne • Luis Carlos Fernández • Christian Monnin

www.revueliberte.ca

# ESSAIS

## Nouvelles du monde

STÉPHANE BAILLARGEON  
LE DEVOIR

Que sait-on de Tonga? La consultation du vingt-troisième millésime de *L'État du monde* permet d'y aller allègrement.

Ce royaume du Pacifique Sud, abritant quelque 103 000 sujets, est dirigé depuis près de trente ans par Son Altesse Taufa'ahau Tupou IV.

Le chef du gouvernement, le prince Ulukalala Lavaka Ata, a succédé au baron Vaea de Houma il y a trois ans. En février dernier, il a interdit l'importation, dans la monarchie héréditaire, du journal pro-démocratie *Taimi O Tonga*, imprimé en Nouvelle-Zélande.

Par ailleurs, une affaire de dilapidation de 26 millions de dollars de fonds gouvernementaux tonguins dans des placements spéculatifs devrait être entendue par les tribunaux américains, en décembre prochain, à San Francisco, où le roi possède un pavillon de complaisance.

Washington a forcé la fermeture de quelques autres gloriettes royales, à Athènes, qui étaient soupçonnées d'accueillir des activités terroristes.

C'est à peu près tout ce que permet de raconter le bouquin de référence, mais ce n'est quand même pas si mal, non? L'exercice peut être répété avec la monarchie constitutionnelle voisine de Samoa ou la très lointaine démocratie parlementaire canadienne.

Outre «Tous les pays du monde», le petit annuaire propose aussi un panorama de notre planète en mutation, avec d'un côté *«État des relations internationales»* et de l'autre *«État de l'économie mondiale»*. L'attitude américaine dans la crise irakienne et les risques de dépression se retrouvent au centre des deux sections. Quelques Canadiens figurent parmi la centaine de collaborateurs-experts de l'édition 2004, dont Alain Noël et Gabriel Danis, tous deux du département de science politique de l'UdeM.

### L'ÉTAT DU MONDE 2004

Annuaire économique géopolitique mondial, La Découverte/Boréal, 672 pages, 29,95 \$

## Le dao de la peinture

GEORGES LEROUX

L'œuvre de François Jullien connaît aujourd'hui une diffusion universelle. Depuis sa grande étude sur les lettrés chinois, ce sinologue à la fois contestataire (voir ses entretiens autobiographiques, *Penser d'un dehors*, Seuil, 2000) et profondément classique n'a cessé de multiplier les efforts pour rapprocher l'esthétique chinoise et tenter de la comprendre dans sa différence même par rapport aux catégories héritées de la rationalité grecque. Mais ce serait restreindre injustement la portée de son travail que de le limiter à l'esthétique: son livre sur le Yijing ou I Ching, le *Livre des mutations (Figures de l'immanence)*, Grasset, 1993, et son magnifique essai sur Mencius (*Fonder la morale*, Grasset 1995) montrent non seulement l'étendue de ses connaissances sur la culture chinoise, mais aussi et surtout la portée philosophique de son travail. Il publie aujourd'hui une étude importante sur l'image dans la peinture chinoise, qu'on peut rapprocher de son étude antérieure sur un sujet apparenté (*Eloge de la fauteur*, Livre de poche, 1993). Cet essai paraît en même temps que la réédition de son étude sur l'interprétation poétique (*La Valeur allusive*, 1985).

Le sous-titre, *Essai de déontologie*, montre d'emblée la perspective: alors que la peinture occidentale construit l'objet, dans la visée même de rendre compte de ce qui est, la peinture chinoise le déconstruit, se plaçant à la recherche de l'impossible, le non-objet. Engagé sur les traces de l'évanescence, du diffus, François Jullien veut en retrouver l'essence à travers la tradition qu'il connaît le mieux, celle des grands lettrés. On ne s'étonnera pas que leur effort ait été rendu possible par la tradition du taoïsme, c'est-à-dire par cette voie du Dao/Tao, qui imprègne le texte

de tous ces anciens arts de peindre. Dans le tremblement de toutes ces œuvres où chacun reconnaît sans la voir cette image qui n'a pas de forme, selon l'expression reprise de Laozi, est mise en jeu la représentation, si importante en Occident. Est-il possible, comme le propose cet essai, de penser la présence dans l'absence, le plein dans le vide? Le corpus des lettrés que sollicite ce livre est vaste: il va des premiers traités (Zong Bing, 375-443) aux traités modernes, plus connus aujourd'hui, comme le merveilleux Shi Tao (1641-1717), commenté par le poète François Cheng. Toute cette réflexion est un combat avec l'invisible, nourri de ce que François Jullien appelle la philosophie première des Chinois: la voie du Dao. Son livre fait voir la peinture chinoise, il accompagne le mouvement de notre regard vers son fond indistinct, son abîme où échoue la ressemblance. Regard ou recueillement? demande-t-il. Devant les rouleaux déployés, le sage contemple et cherche sa propre essence dans le Tout: ce n'est pas seulement le présent qui enchante, mais le lointain, l'écart, le voyageur absent, le principe ultime. Aucune urgence ici, mais une lenteur qui reflète le grand Procès du monde et dont la tradition des lettrés que nous restitue ce livre a fait son objet de réflexion pendant des millénaires.

### LA GRANDE IMAGE N'A PAS DE FORME

Ou du non-objet par la peinture François Jullien, Seuil «L'ordre philosophique» Paris, 2003, 370 pages

### LA VALEUR ALLUSIVE

Des catégories originales de l'interprétation poétique dans la tradition chinoise. (Contribution à une réflexion sur l'altérité culturelle) PUF, «Quadrige»

## Grandeur du taoïsme

Une traduction complète du Huainan Zi vient de paraître dans la collection de la Pléiade sous la direction de Charles Le Blanc, de l'Université de Montréal, et de son collègue Rémy Mathieu.

GEORGES LEROUX

L'histoire de la pensée chinoise se est plusieurs fois millénaire et, seule peut-être parmi les grands héritages orientaux, elle offre au lecteur occidental une conception du monde démythologisée et dégagée des avatars de la représentation héroïque qui bloquent souvent l'accès de la sagesse indienne, tibétaine ou même japonaise. La Chine, pour le dire d'un mot, se préoccupa de la formulation d'une sagesse humaine, accordée à la fois au rythme du cosmos et aux contingences des affaires de la vie. Elle nous interpelle encore directement et elle est, chose rare, parfaitement lisible. Parler, à son sujet, d'une éthique rend les choses un peu compliquées: les penseurs chinois, de Confucius aux grands maîtres de la tradition taoïste, ne se sont pas montrés d'abord soucieux de rationaliser les principes de la sagesse qu'ils préconisaient: ils voulaient surtout les formuler clairement.

Le taoïsme (cette appellation est maintenue malgré l'usage du terme *dao* pour désigner le principe ultime) recouvre une histoire qui va des Royaumes combattants à l'avènement du bouddhisme en Chine (du IV<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ au premier siècle de notre ère), et même au-delà. Ses maîtres furent nombreux, ses écoles souvent divisées. De Zhuangzi (Chouang Tseu) à Liu Han, en passant par Laozi (Lao Tseu), la pensée s'est raffinée et a connu une élaboration complexe, sur les plans tant de la cosmologie que de l'art de vivre. Dans la magnifique édition qu'ils publient aujourd'hui, le sinologue Charles Le Blanc, de l'Université de Montréal, et son col-

lègue Rémy Mathieu nous offrent la traduction du texte qui représente la synthèse doctrinale la plus accomplie de cette tradition, le Huainan Zi. Ce texte, qui date du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère (il est présenté à l'empereur Wu en -139), est l'œuvre d'un prince de la cour, Liu Han, neveu de l'empereur Liu Bang, fondateur de la dynastie des Han, et il représente un témoin essentiel de la pensée du courant dit de Huang Lao, héritière du premier taoïsme. De grands historiens ont restitué le fil de cette histoire (au premier rang, Anne Cheng dans son *Histoire de la pensée chinoise*, une synthèse essentielle pour préciser le contexte), mais seule la lecture des textes nous permet d'en mesurer la richesse.

### Cosmologie et politique

En 21 chapitres (on peut commencer par les deux derniers, qui proposent des récapitulatifs), chacun portant sur un ensemble de questions morales et cosmologiques, le Huainan Zi présente la grande équation qui doit accorder la vie humaine: comme des cithares vibrant à l'unisson, les résonances de l'univers (ganying), le précepte du non-agir (wuwei) et la tension des principes (yin et yang) entrent en harmonie pour rendre possible l'accord de l'univers entier et la réalisation de l'idéal du sage. Dans leur introduction et dans leur commentaire de chaque chapitre, les traducteurs insistent sur la complémentarité de la doctrine du dao et du souci des affaires humaines. Le taoïsme n'est ni une métaphysique si abstraite qu'elle ne toucherait plus à rien de concret, ni une morale si concrète qu'elle ne relèverait plus le sage à ce qui est plus grand que lui et qui est son origine. L'idéal de sagesse et de sainteté consiste en ce rapport de résonance avec les ouvertures et les fermetures du dao. Entreprendre ou renoncer, choisir ou rejeter, lier sans être aveuglé, tout est décision pour l'être humain, et l'apparence paradoxale du non-agir — au regard occidental, une forme de quietisme — n'est telle

que pour celui qui ne sait pas accorder sa décision au principe universel du dao. La métaphysique englobe la morale, mais elle ne doit jamais empêcher de saisir la destination pratique du discours.

La structure du texte le fait voir clairement: les premiers chapitres (I à VIII) exposent la structure du cosmos, de la société et de l'homme, mais toute la deuxième moitié (IX-XIX) est dirigée vers les responsables politiques pour leur inculquer une vision taoïste de leur action. La philosophie de l'État qui s'en dégage doit elle-même être replacée dans l'histoire politique de la Chine des Han et dans le cadre de l'unification culturelle. C'est ainsi qu'équilibre entre les connaissances encyclopédiques (tout le savoir chinois, de la médecine à l'astronomie, est ici repris au bénéfice du lectorat des lettrés), la synthèse métaphysique et les consignes concrètes est assuré par l'auteur, le prince de Huainan et ses compagnons rédacteurs.

Cet équilibre est porté par une écriture somptueuse, dont la traduction, même pour le profane, garde les marques du grand genre chinois: la mixture parfaite du principe, du concept et du précepte. On ne se lasse pas de lire ces figures du dao, d'affronter l'énigme de son ineffabilité, de se laisser pénétrer des conseils des sages: toute la poésie du taoïsme est en effet imprégnée d'une métaphore d'abord musicale, qui doit conduire le sage à l'expérience absolue, qui est aussi bien mystique que politique. Texte admirable, le Huainan Zi fait suite, dans la collection de la Pléiade, à l'ensemble des textes traduits dans une édition publiée par Etiennelement en 1980. Il montre, comme le disait Anne Cheng, l'aménagement de l'héritage taoïste et nous permet d'avoir accès à sa richesse séculaire.

### PHILOSOPHES TAOÏSTES,

#### II. HUAINAN ZI

Sous la direction de Charles Le Blanc et Rémy Mathieu Paris, Gallimard, NRF La Pléiade, 2003, 1182 pages.

Dans la poche

## Lectures d'automne

JOHANNE JARRY

Difficile de faire tenir en quelques lignes tous les thèmes explorés dans *Cassandra* («La Cosmopolite», Stock) de Christa Wolf, un ouvrage qui regroupe cinq conférences de poésie inspirées par la mythique Cassandra, à qui elle fait dire: «Parler avec ma voix: chose suprême. Je n'ai rien désiré d'autre, et rien de plus.» La phrase fait écho au développement d'une pensée singulière et critique, une entreprise peu encouragée en Allemagne de l'Est. Wolf y travaille page après page, ouvrant au lecteur son chantier de réflexion et les voix empruntées pour écrire. Publiées en Allemagne en 1983, ces conférences ont été traduites en français en 1994, après la chute du Mur. Encore aujourd'hui, les livres de Christa Wolf sont difficiles à trouver en librairie. Espérons que *Cassandra*, œuvre passionnante justement parce qu'exigeante, connaîtra plus juste sort.

### Ruptures

Un homme annonce à sa maîtresse qu'il ne l'aime plus. La femme reste seule et se souvient. Tel est le sujet (grossièrement ramassé) de *La Femme de Loth* (BQ), un roman de Monique Bosco paru en



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

*Le Tueur aveugle* de Margaret Atwood, Prix Booker Prize en 2000, paraît dans la collection de poche 10/18 de même que *Captive*.

1970. Écrit sous forme de journal, le récit refuse toute complaisance, étale froidement et non sans cynisme le désespoir d'une femme cherchant un sens à ce qu'elle a vécu. Sa solitude abyssale fait écho à l'héroïne du roman *Quand tu es parti* (10/18) de l'irlandaise Maggie O'Farrell. Alice tombe dans un long coma après avoir été frappée par une voiture. Accident ou tentative de suicide? Pendant qu'on la veille, la jeune femme se souvient,

elle aussi, de ce qu'il a fait flancher. Ce premier roman, dont l'écriture semble portée par l'urgence, sonde les liens familiaux et amoureux.

### Suspenses

Pourquoi a-t-on mis tant de temps à traduire *Meurtriers sans visage* (Points), le premier roman d'Henning Mankell? On y voit l'inspecteur Kurt Wallander entrer en scène, désorienté par son récent divorce, incapable de communiquer

avec sa fille et confronté à la vieillesse de son père. Ce qui ne l'empêche pas d'être obsédé par ses enquêtes et de «sacrifier» sa vie privée à celles-ci. Qui a torturé un couple de vieux fermiers? Qui le menace de tuer des réfugiés? D'entrée de jeu, Kurt Wallander observe comment la société suédoise, longtemps perçue comme exemplaire, se transforme dangereusement. Un bon polar.

Tonino Benacquista propose un autre genre de suspense avec son roman *Quelqu'un d'autre* (Folio). Deux inconnus liés par une partie de tennis font un pari: ils se donnent trois ans pour devenir quelqu'un d'autre. Peut-être faut-il éprouver un désir similaire pour trouver un sens véritable aux transformations que tentent les deux bonshommes. Reste à voir ce que ça changera...

Prix Booker Prize en 2000, *Le Tueur aveugle* (10/18) de Margaret Atwood surprend par l'ordinaire de son écriture. Le mélange des genres narratifs ne vaient pas à briser la linéarité du récit, surtout lorsque la vieille Iris Chase se remémore le passé pour découvrir pourquoi sa jeune sœur s'est suicidée. Plus convaincant, de la même auteure, le roman *Captive* (Pocket et 10/18), centré sur la vie d'une

jeune femme accusée d'avoir tué un homme et «sa femme de charge».

### En vrac

Dans *Jour après jour* (Babel), journal d'*Œdipe sur la route* (1983-1989) de l'écrivain et psychanalyste Henri Bauchau, on découvre un homme à l'affût, fragilisé par des problèmes de santé, travaillé par le sujet du livre qu'il écrit. Certains propos (la fatigue éprouvée) sont redondants, mais l'ensemble rend compte d'un processus de création étroitement mêlé à la vie.

Dès les premières pages du roman *Les Années avec Laura Diaz* (Folio) de Carlos Fuentes, on est pris par l'histoire que raconte (d'outre-tombe?) un photographe qui prépare un documentaire sur les muralistes mexicains aux États-Unis. Sur une des murales, l'homme reconnaît le visage de Laura Diaz, femme énigmatique peinte par Diego Rivera, qui le hante (réalise-t-il avant de sombrer) depuis longtemps. Point de vue sud-américain et traversée féminine du XX<sup>e</sup> siècle.

Terminons avec le très dense *Serge d'entre les morts* (Typo), un roman de Gilbert La Rocque où le narrateur déroule dans un même souffle quasi hurlant et désordonné comment on survit à la mort, à la mort.

## Esclaves du tabac

Les fumeurs pénitents ne connaissent que trop bien ce paradoxe: il faudrait bien arrêter un jour, mais, en attendant, maudit que c'est bon! Ex-fumeur converti aux vertus de la vie sans fumée, André Truand a décidé de leur venir en aide en leur exposant, le temps d'un dernier paquet, «20 bonnes raisons d'en finir avec le tabac». Sérieux mais non dénué d'humour, son ouvrage nous arrive d'ailleurs accompagné d'un véritable dernier paquet constitué de «20 clous de cerceuil king size bien réels, destinés à faire réfléchir les inconditulés».

Truand n'a pas la prétention de renouveler l'argumentaire antitabacique, et plusieurs de ses «bonnes raisons» sont archiconnues. Son ouvrage, en fait, se démarque surtout par son ton jovial et bon enfant. Ainsi, à l'étalage des histoires d'horreur engendrées par le tabac, il préfère l'inventaire des avantages d'une vie sans fumée.

Bien sûr, «cesser de fumer ne diminue en rien vos chances de mourir. Mais votre résolution diminuera considérablement vos chances de mourir d'un cancer, l'une des manières les moins originales et les plus douloureuses de quitter ce bas monde.» Et alors, répliqueront les irrédutibles, on peut aussi bien mourir en se faisant heurter par un autobus, non? «Eh ben non», le corrige tout de suite Truand. Vous avez tout faux. Des spécialistes en statistiques l'ont aimablement calculé pour vous: vous avez cent fois moins de chances de mourir fauché par un autobus (ou tout autre véhicule, mettons) que happé par le tabac.»

Pas encore convaincu? Et que faites-vous de la liberté que vous gagnerez en écrasant? Aux oubliettes, par exemple, la lourde logistique reliée au statut de fumeur! Finie, votre dépendance à l'égard des barons du tabac qui s'enrichissent en noircissant vos poumons! Qualifiée avec justesse de mauvaise raison d'arrêter, l'économie d'argent n'a presque rien à voir là-dessus. C'est la libération, écrit Truand, qui compte. Hormis le petit dérapage psychanalytique que nous sert, au passage, notre guide («Vous fumez car vous manquez de quelque chose qui n'est sûrement pas du tabac, mais quoi?»), presque tout, dans ce *pep talk* amical, est recevable. Alors, arrêtez ou non? J'y pense, j'y pense. Un dernier paquet, peut-être?

L. C.

### VOTRE DERNIER PAQUET

André Truand  
Stanké

Montréal, 2003, 120 pages

## La passion de la poésie

LES MÉLANCOLIES  
Martine Audet

MARTINE AUDET  
les mélancolies

CE BEAU-DÉSORDRE  
DE L'ÊTRE  
Dominic Gagné

DOMINIC GAGNÉ  
ce beau désordre  
de l'être

PERSONNE  
DU PLUS GRAND NOMBRE  
Pierre DesRuisseaux

PIERRE DESRUISSEAUX  
personne  
du plus grand nombre

● L'HEXAGONE

www.edhexagone.com

ESSAIS

# André Pratte et la conversation démocratique

André Pratte me charme et m'irrite à la fois. Journaliste d'opinion à la plume très claire, élégante et efficace, il signe presque toujours des textes bien informés qui cultivent un souci du débat public constructif et qui évitent le mépris des adversaires. Nul cynisme chez lui: sincères, ses prises de position dénotent une évidente volonté de contribuer au mieux-être de la société québécoise dans le respect des autres et dans les limites que lui impose sa prestigieuse fonction. Pratte, en effet, est éditorialiste en chef à *La Presse*, un poste qui lui interdit, pourrait-on dire en boutade, l'indépendance et le garde des tentations sociales-démocrates trop prononcées.

S'il m'irrite aussi, toutefois, c'est par son obsession du pragmatisme, par son insupportable centrisme qui l'amène à se méfier comme la peste de toute position franchement militante, qu'il assimile un peu vite à de l'aveuglement idéologique. *«Je n'aime pas les personnalités militantes»*, avoue-t-il, en laissant sous-entendre qu'il n'appartient pas, lui, à cette catégorie de gens dont il déplore le manque d'ouverture d'esprit. Sa position d'extrême-centre, pourtant, qu'il s'échine à faire passer pour une incarnation de la sagesse et du gros bon sens, n'en reste pas moins, elle aussi, une posture idéologique, avec tout ce que cela comporte de parti pris et, dans ce cas précis, de démagogie populiste.

Le Temps des girouettes, son plus récent essai, qui se présente comme le «journal d'un drôle de campagne électorale», illustre une fois de plus les deux facettes de la personnalité de l'influent journaliste. Rédigé d'octobre 2002 à avril 2003, cette «chronique d'une saison politique inusitée» permet à l'éditorialiste de commenter plus librement qu'il n'a pu le faire dans les pages de *La Presse*, fonction oblige, les aléas de la dernière campagne électorale. Vive et limpide, sa prose se lit avec grand plaisir.

Les portraits très impressionnistes qu'il trace des acteurs politiques en présence nous permettent d'embré-



Louis Cornélius

de cerner sa sensibilité politique. La simplicité de Mario Dumont lui rend le personnage sympathique, mais ne lui pas fait oublier *«le simplisme de ses idées»*. De Charest, dont il fut le biographe en 1998, il admire la détermination, mais ses sentiments à son égard restent partagés: *«L'homme est aussi impénétrable qu'orgueilleux»*. Le Landry brillant et cultivé l'impressionne, mais le «prétentieux» l'irrite. À ses yeux, les Legault, Faal et Boisclair, parce qu'ils «ont le mérite d'être à l'écoute des Québécois», contrairement à leurs collègues «purs et durs», représentent l'avenir du PQ. Il aime le pragmatisme du premier, l'intelligence et l'audace du deuxième, qui refuse le «modèle québécois dans sa forme purement étatiste», mais le caractère «hautain» du troisième, toutefois, l'indispose.

La vision politique de Pratte, on le constate déjà, se met en place. Pour lui, le Québec est mûr pour des changements fondamentaux qui iraient dans le sens d'une mise à l'écart du débat sur la question nationale («*j'en ai marre d'un Québec divisé en deux camps*») et, surtout, dans le sens d'une importante remise en question de la social-démocratie version péquiste.

Chez l'ADQ de Dumont, ce n'est pas l'idéologie néo-

libérale qu'il n'aime pas; c'est *«l'immaturité du parti»*. Cela en dit déjà long sur l'horizon politique du prétendu centrisme de Pratte! Au PQ, il reconnaît certaines qualités, surtout grâce aux figures les plus critiques du «modèle québécois», mais le souverainisme et les «rigidités» de la social-démocratie ne trouvent pas grâce à ses yeux. Reste donc, faute de mieux, le PLQ de Jean Charest, dont le mérite, faut-il croire, serait d'incarner une compétence... au contenu adéquate mal assumé.

Les gens d'affaires, écrit Pratte le 8 octobre, voteront pour Charest quand même, malgré le fait qu'il ne les inspire pas. Eh bien, l'éditorialiste aussi, finalement.

### Qui est girouette?

«Profondément nationaliste», Pratte considère pourtant que la souveraineté est dépassée, même s'il reconnaît que la question de la place du Québec dans la fédération canadienne n'est pas réglée. On fait quoi, alors? serait-on tenté de lui demander. Affirmant se considérer «comme un social-démocrate bien plus que comme un néolibéral», il appelle pourtant de tous ses vœux la remise en question du «rôle traditionnel de l'État au Québec», afin de «cheminer vers une société plus responsable», et il vote libéral! Un néolibéral ne ferait pas mieux dans le genre «gros bon sens» anti-social-démocrate inavoué.

Pratte, cela dit, vise souvent juste quand il critique, au passage, certains mythes et travers du monde politique et médiatique québécois. Prudence, dit-il, à l'égard des vertus démocratiques de la décentralisation. Attention, aussi, à l'effet subliminal des sondages sur le travail des journalistes et aux dénonciations faciles de la langue de bois des politiciens, qui est souvent la conséquence du mauvais sort réservé à ceux qui s'en écartent.

Si thèse la plus originale tourne cependant autour du concept mou de «conversation démocratique» qu'il développe en conclusion. Les Québécois se sont-ils comportés en girouettes? Après l'automne adéquate de 2002,

l'hiver péquiste de 2003 et le printemps libéral d'avril 2003, comment conclure autrement? Selon Pratte, ce ne fut pourtant pas le cas. La tendance lourde, qui semblait changer de couleur au gré des saisons, aurait plutôt été mal saisie par les analystes.

Les Québécois, dit-il, avaient *«le goût du changement»* et cherchaient honnêtement à évaluer lequel des trois principaux partis l'incarnerait le mieux. Ce sont donc plutôt les politiciens qui ont joué les girouettes. La «conversation démocratique» aurait fait le reste: *«Ici entre en jeu ce que j'appelle la conversation démocratique. Les citoyens ne suivent pas la politique d'assez près pour réagir immédiatement aux événements qui passionnent les journalistes. Mais ils parlent politique, beaucoup. Si à court terme un événement précis n'a pas d'effet, à moyen terme, une suite d'événements, répercutés par les conversations entre amis et en famille, finissent par faire bouger l'opinion. Les discussions entre amis, les débats dans les familles, c'est la démocratie en action.»* Ainsi, soumis à l'épreuve de cette «conversation démocratique», les faiblesses de l'ADQ, le caractère improvisé du projet de semaine de quatre jours du PQ et la performance de Jean Charest le soir du débat auraient mené aux résultats que l'on connaît.

Sagesse du peuple qui ne se laisse pas influencer indûment par les pirouettes politiciennes et le discours journalistique, conclut donc André Pratte. Astuce du faiseur d'opinions, ajouterai-je, qui, tout en influençant le peuple par la direction qu'il s'acharne à donner à la «conversation démocratique» (la souveraineté est dépassée, la social-démocratie a dégénéré, le PQ est arrogant), fait mine de se tenir à l'écart en murmurant: *«Je n'y suis pour rien.»* C'est faux: il y est pour quelque chose.

### LE TEMPS

DES GIROUETTES  
André Pratte, VLB éditeur  
Montréal, 2003, 224 pages

## Assoun expose Lacan

MARIE-CLAIRE LANCTÔT BÉLANGER

Il fallait bien que Lacan, qui s'est longtemps posé la question du savoir, puisse prendre place un jour dans cette glorieuse collection des PUF. Et rendons grâce au fait que le travail ait été confié à Paul-Laurent Assoun et non à un épigone vengeur qui n'aurait que jargonné les notions au lieu de les présenter. Avec Assoun, tout est clair, même s'il entre profondément dans la pensée de Lacan: il en suit l'évolution, les errances, les couches successives, les changements. Il expose brillamment la pensée très complexe de Lacan, avec intelligence et sensibilité.

Il est rare que Lacan, qui a *«lu Freud»*, qui a développé, en écriture comme en enseignement, *«le style Gongora de la psychanalyse»*, souvent hermétique, marqué d'aphorismes, de mots-valises, de phrases fleuves, métaphoriques, elliptiques, Lacan qui s'est fait connaître par des textes devenus sacrés, soit ainsi présenté avec bienveillance et sans complaisance. Hors des batailles d'écoles, des rumeurs, des fictions. Cela rend d'autant plus précieux le travail ici accompli. Assoun connaît bien son Lacan. Il donne d'entrée de jeu son cadre théorique, sa méthode de lecture et d'exposition. Le lecteur le suivra avec intérêt, heureux d'avoir un outil pour saisir les énigmes qui parsèment la pensée de Lacan. La biographie sera courte, marquant le travail intellectuel, les ruptures et les radicalisations qui ont scandé la vie du psychanalyste important et coloré que fut Jacques Lacan (1901-1981).

Il expose brillamment la pensée très complexe de Lacan

Le «retour à Freud» que soutient Lacan l'a mené à s'en distinguer. Assoun note finement les différences entre leurs pensées. Ici et là, de petits encarts ramassent et nouent les oppositions. Il en est ainsi pour de grandes notions importantes du corpus psychanalytique: le narcissisme, le sujet, le père, le langage/le signifiant, la réalité psychique/le réel, la pulsion/l'objet du désir. Alors que, chez Freud, les constructions théoriques sont souvent dualistes, Lacan installe des trilogies (symbolique, réel, imaginaire, ou encore désir, besoin, demande) qu'Assoun présente de façon à rendre compte du travail d'élaboration de la pensée. Si d'aucuns s'entendent pour reconnaître l'apport théorique de Lacan, son travail clinique les laisse souvent songeurs. Assoun navigue avec aisance à travers le symptôme, le jeu des transferts, les séances courtes, le cas Aimée, pour aboutir alors aux questions importantes de la fin de l'analyse et de la transmission du savoir.

Au «*Que sais-je?*» qui se confronte à l'interdit de penser, Lacan oppose un «*Tu peux savoir*» qui, en plus d'autoriser le sujet à penser, marque les enjeux des effets de la «pensée-Lacan». L'avenir de la psychanalyse s'y joue peut-être. Il se dégage du travail d'Assoun un Lacan plus vivant que jamais, plus intéressant que beaucoup n'ont tenté de le montrer. Un Lacan plus rigoureux et plus libre. Plus seul aussi.

### LACAN

Paul-Laurent Assoun  
PUF, «Que sais-je?»  
Paris, 2003, 128 pages

### EN BREF

#### Les champignons et nous

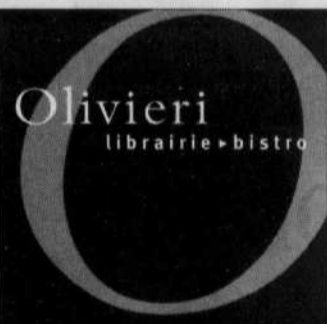
Pathologiste forestier à l'emploi du gouvernement québécois, Bruno Boulet vient de publier le fruit de 15 années de travail en mycologie, plus spécialement sur les champignons croissant sur les arbres, les souches ou les débris de bois. *Les Champignons des arbres de l'est de l'Amérique du Nord* est non seulement le livre de mycologie le plus ambitieux à être publié chez nous depuis *La Flore* de René Pomerleau, il s'agit aussi d'une référence unique en la matière, qui fait la synthèse à propos des polypores et autres espèces lignicoles de l'est du continent. En plus d'un chapitre d'ethnobotanique ori-

ginal où les usages médicinaux des polypores à travers les siècles sont passés en revue, on y apprend tout sur la croissance, les habitats et le rôle de ces champignons aux teintes variées — d'ailleurs représentés par plus de 650 photographies — et dont quelques-uns sont même comestibles. Malgré sa spécialisation, cet ouvrage plus qu'abordable intéressera tout mycologue digne de ce nom.

T. B.

#### LES CHAMPIGNONS DES ARBRES DE L'EST DE L'AMÉRIQUE DU NORD

Bruno Boulet  
Les Publications du Québec  
2003, 726 pages



### CAUSERIE

Hubert Reeves  
auteur de *Mal de Terre*  
d. Saïl

Jeu  
16 octobre à 19h00

Réservation obligatoire  
5\$  
739-3639

5175, rue de la Nouvelle-France  
Montréal, Québec H3L 1V6  
www.olivieri.ca/HubertReeves

#### L'AVENIR DE LA VIE SUR TERRE

La Terre ne reviendra plus jamais son tat d'avant le XX<sup>e</sup> si cile. Elle s'adaptera et, comme apr s chacune des crises géologiques du lointain pass de la plante, elle reflourira et continuera valuer. Mais l'esp ce humaine sera-t-elle encore présente dans ce nouveau monde? Et si oui, dans quel tat?

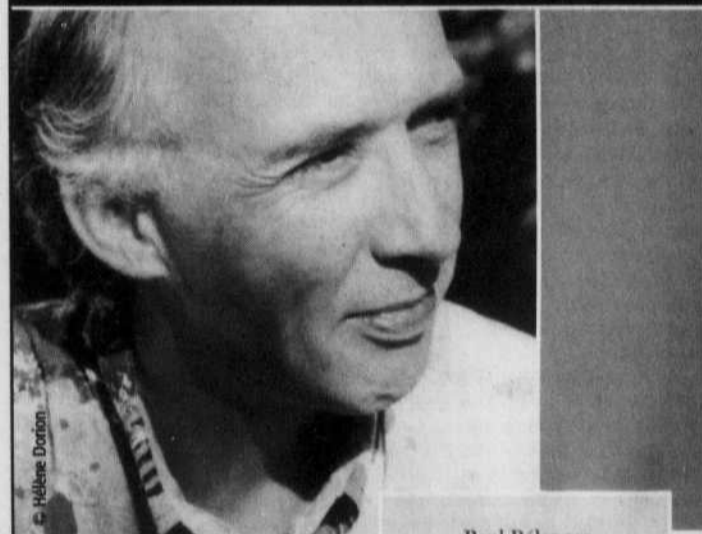
Notre avenir est entre nos mains. Des solutions existent. Il faut agir, et vite, avant qu'il ne soit vraiment trop tard

La causerie sera suivie d'une séance de signature.

Si vous désirez s'inscrire au Bistro, il est préférable de réserver.

## Les Jours de l'éclipse

Paul Bélanger



Voici les poèmes que Paul Bélanger ne pensait pas publier.

Un hommage troublant au camarade et grand poète disparu Michel Beaulieu.

Paul Bélanger

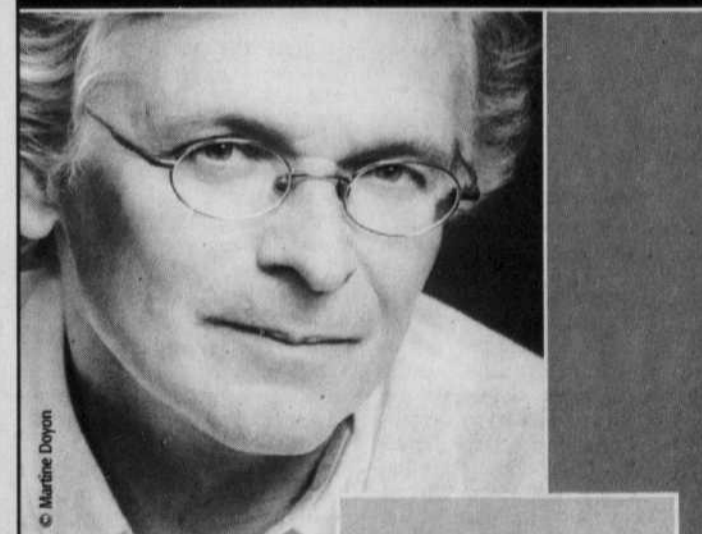
Les Jours de l'éclipse



QUÉBEC AMÉRIQUE  
www.quebec-amerique.com

## Elle était belle comme une idée

Normand de Bellefeuille



Trente poèmes, trente lettres, et autant d'amies interpellées, mais, tout compte fait, un seul long texte sur les imprévisibles avenues du cœur et de la vie, belle comme une idée.

Normand de Bellefeuille



QUÉBEC AMÉRIQUE  
www.quebec-amerique.com

## CLAIRE VARIN



### LE CARNAVAL DES FÊTES

Roman  
222 pages, 22 \$

Ô lecteur dominical, me voilà dépouillé de tout devant toi, remontant ébloui des profondeurs du dernier ouvrage de Claire Varin (...).

Sylvain Trudel, *Le Soleil*

Claire Varin peut s'enorgueillir de l'assurance et de la justesse de sa plume, de la fraîcheur et de la force de ses métaphores.

Stanley Péan, *Le libraire*

### ÉDITIONS TROIS

Nouvelle adresse

4882, Chérier, Laval (Québec) H7T 2Y9  
Tél.: (450) 978-5245 Téléc.: (450) 978-0899

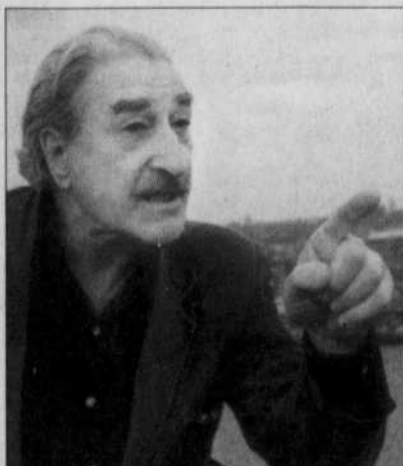
## Alire

LIBRAIRIE AGRÉÉE

Vendredi 17 octobre 2003 de 19 h à 21 h

### Événement CHARTRAND

à la librairie ALIRE de la Place Longueuil



Vous êtes invités à venir rencontrer MICHEL CHARTRAND, Fernand FOISY, auteur du livre «Michel Chartrand: la colère du juste», Alain CHARTRAND, réalisateur et Diane CAILHIER, scénariste de la série «Simonne et Chartrand».

825, rue Saint-Laurent Ouest, Place Longueuil - Longueuil  
Courriel: alire@qc.aira.com Tél.: (450) 679-8211

BLOC-NOTES

# La nage des lofleurs

Le Journal de Montréal n'a pas grand-chose à dire sur la question. Il a ses accointances avec TVA, qui présente *Occupation double*, *Star Académie* et compagnie, nullement avec les shows de TQS. *La Presse* parle de *Loft Story* tout plein, et chaque jour encore. Elle est commanditaire de l'émission; faut la comprendre. Y a-t-il encore un esprit naïf pour croire à l'objectivité des médias? Leur jupon dépasse tellement...

Avec moi, du moins, pas de conflit d'intérêts. Rien dans les mains, rien dans les poches. *Le Devoir* n'affiche aucun lien direct ou indirect avec *Loft Story*. Promis! Faut dire qu'on est bien petits et guère trop en demande... En plus, je n'aime pas les *reality shows*. Mettre mon nez dans l'intimité des gens que je connais m'a toujours ennuyé plus qu'autre chose. Comment me passionner pour le petit quotidien de parfaits inconnus? De plus, dans cette émission, le sacrifice hebdomadaire d'un concurrent m'apparaît bien cruel. Ajoutez au tableau un vieux amour de la créativité, du réel transmué par une sensibilité d'artiste.

Pourquoi vous entretenir de *Loft Story*, alors? À cause du phénomène de société et blablabla! Je sais, ça semble bien commode comme prétexte, mais on trouve les raisons qu'on veut. Les *reality shows* existent parce que le public en réclame, en mange goulument et en demandera d'autres demain. Oui, mais pourquoi? J'essaie de comprendre, même si ce que je comprends ne m'enchant pas du tout. Parce qu'au plan artistique, c'est nul, la télé-réalité. J'en déduis que le plan artistique intéresse de moins en moins de personnes et qu'il y a de quoi s'inquiéter.

«Un couple. 100 000 \$. C'est vous qui décidez!», lance le slogan pour alécher les téléspectateurs.



Odile Tremblay

Moi, ça me fait frémir: l'amour appelé à sortir d'une machine à sous devant la foule des curieux collés à leur petit écran, bave aux lèvres. La médiocrité promise au rang des beaux-arts. Le degré zéro de l'élan créateur, l'œil bas du voyeur traquant la main baladeuse du lofleur. Plus besoin d'espionner le voisin pour savoir à quelle heure il baisse son slip. La télé le fait à votre place. Du tout oui, du prémâché. Une aubaine! Avec en prime le psychologue Mailloux venant commenter sans vergogne les tressaillements des cobayes humains à l'heure du week-end. N'en jetez plus!

Voyeurisme, identification, participation. Armée de ces mots clés, je pénètre dans le loft, cette semaine, en tout cas. Car mon petit doigt me dit que je ne pourrai y tenir plus longtemps. Dieu que ça me fait bâiller, leurs histoires qui n'en sont pas, les premiers balbutiements de relations nées de la captivité, nourries par elle. Ça ne vous dérange pas, vous, ce manque de naturel de gens observés par 36 caméras, leurs lèvres scellées au bord de la remarque

désobligeante, les caresses avortées, les regards de biais? Et la valse des joueurs qui se mettent d'emblée en avant, refoulant les timides à l'arrière-plan?

Du moins, les poissons dans les aquariums ne se savent pas observés et jouent de la nageoire avec grâce et aisance. Ici, tout est faussé par l'œil de Big Brother, dont chaque participant mesure l'omniprésence et craint le terrible verdict. Réalité, vraiment? Autant que chez le photographe, avec la pose, le rictus et un léger tremblement de la paupière gauche. Souriez, le petit oiseau va sortir! Du coup, la compagnie grimace un peu.

Et puis, c'est qu'on nous la sert monolithique et tricotée serrée, cette société québécoise. Tous blancs, mignons, sortis de la souche de nos aïeux défricheurs, les lofleurs. À d'autres, le fameux vote ethnique. Mais passons...

J'étais en France quand *Loft Story* a démarré là-bas. Une bombe! Tous les journaux de l'Hexagone grignotaient le phénomène à pleines pages et jusqu'au trognon (sans se préoccuper de concordance des médias; faut leur donner ça. Les médias du Québec rampent décidément plus bas). À Cannes, les lofleurs évincés éclipsaient les vedettes de cinéma. Alors oui, ça va marcher ici aussi. Près de deux millions de cote d'écoute, dimanche dernier, pour les premiers pas sous verre de nos douze zigotos en quête de célébrité minute. Davantage que pour le démarrage de *Star Académie*, donc. Un à zéro pour TQS devant TVA. Combien de temps Radio-Canada pourra-t-il tenir avant d'entrer à son tour dans la course folle au voyeurisme écran? Il commence par analyser sur ses ondes le phénomène. À quand le vrai grand saut?

Les gens ont beau fantasmer sur les stars, Malibu, c'est loin, et la vie des riches et célèbres paraît quand même trop agitée pour qu'on s'y mire facilement. Mieux vaut un bon vieux *nobody* passé de rien du tout à vedette instantanée pour faire croire à madame qu'elle pourrait occuper sa place (idem pour les messieurs). Remarquez, les filles de *Loft Story* s'offrent des profils de *pin-ups*, sans les bourrelets et les gros nez de miss tout le monde. Deux mannequins font partie du lot sélect; un tiers des participantes, rien de moins. Boulottes recalées d'office. En plus, la grande majorité des lofleurs sont scolarisés (les filles, surtout) avec une formation et des antécédents familiaux très «cela». Réalité? Mais de quelle réalité collective s'agit-il, au juste?

Le phénomène d'identification fonctionne tout de même. Les amateurs de télé-réalité adoptent un alter ego qui leur ressemble peu ou prou, si ce n'est au physique, du moins au moral, tremblent et rient à sa place, craignent s'ou expulsion, sortent leur bulletin de vote pour l'appuyer. Avec un pouvoir de vie et de mort sur cet univers clos et le sentiment exquis d'influencer le cours des choses.

Je ressors de mon incursion au pays de la télé-réalité comme j'y étais entrée. Armée des mêmes trois mots clés pour expliquer son succès: voyeurisme, identification, participation. Mais en me désolant que la télé invite de moins en moins les gens à aller voir plus loin qu'eux-mêmes, plus haut que les fesses du voisin et que les jambes de la fille qui se les rase dans le loft. Ma parole! C'est qu'on s'ennuiera bientôt des téléromans. Misère!

otremblay@ledevoir.com

Entretien avec Daniel Bensaïd

## Le rouge

ANTOINE ROBITAILLE

À l'heure où l'on se moque du «Québec rouge» d'antan, tout communiste, tout marxisme apparaîtra d'emblée quelque peu suranné. Pas du tout, soutient Daniel Bensaïd, philosophe français et militant à la Ligue communiste révolutionnaire, mouvement d'extrême gauche français, ou plutôt la «gauche de la gauche», qui se revendique du trotskisme.

A. R. Dans un entretien qu'il m'a accordé, le philosophe libertaire Noam Chomsky me disait qu'au Forum social mondial de Porto Alegre, où il était l'un des principaux intervenants, il a eu le sentiment de voir naître «ce type d'internationale dont a rêvé la gauche depuis ses origines». Est-ce aussi votre impression?

D. B. Oui, jusqu'à un certain point. D'une part, ces rassemblements sont d'emblée beaucoup plus planétaires que ne le furent à leur naissance les diverses internationales socialistes et ouvrières, qui étaient dans une large mesure issues des pays capitalistes les plus développés. Je dirais que c'est le bon côté de la mondialisation: elle mondialise aussi les résistances.

D'autre part, ces rassemblements réunissent un spectre beaucoup plus large de mouvements sociaux écologistes, féministes, syndicaux, culturels, ce qui traduit une diversité (et une complexité) des oppressions et un souci démocratique d'autonomie, pour ne pas voir des revendications particulières noyées ou oubliées au nom des contradictions dites principales. C'est d'ailleurs un des problèmes posés par ce mouvement: qu'est-ce qui fonde, par-delà sa pluralité, une possible convergence ou une possible unité? La réponse me paraît évidente. Le grand unificateur, c'est le capital lui-même, à travers la pénétration des rapports marchands dans tous les pores des sociétés contemporaines. C'est lui qui rapproche très naturellement à Porto Alegre des syndicalistes, des défenseurs de l'environnement, des femmes directement soumise à l'exploitation du corps, des paysans confrontés aux grands semenciers de l'agroalimentaire, etc.

En contrepartie, il faut souligner les limites de ce nouvel internationalisme. Jusqu'à ce jour, il lie en gerbe des résistances. Il n'a pas été confronté véritablement à des débats stratégiques. Un autre monde est possible? Sans doute. Il est surtout nécessaire. Il faut le rendre possible. Mais quel autre monde? Par quelle voie? Dans un monde où les tensions deviennent explosives, où la logique de la guerre impériale s'étend, ces questions deviennent brûlantes. L'un des problèmes du mouvement dans les années à venir va être de démontrer sa capacité à les traiter, à les discuter clairement et librement, sans porter préjudice à l'unité et à la pluralité qui ont fait sa force. Ce sera le test de sa maturité.

Vous parlerez des défis de la gauche lors de votre conférence à l'UQAM. Qu'est-ce que la pensée de Trotsky peut apporter à la gauche aujourd'hui?

On me présente parfois comme trotskiste. C'est assez réducteur. Je ne récus pas le terme, dans la mesure où il fait référence à une lutte tout à fait honorable contre le stalinisme. Je veux bien être considéré comme trotskiste face à un stalinien, ou juif face à un antisémite. Mais ce ne sont pas des

revendications identitaires. La référence à Trotsky n'est qu'une part, importante certes, d'un héritage beaucoup plus vaste du mouvement ouvrier, dans lequel figurent aussi Rosa, Gramsci, Mariategui, Guevara, etc. Ceci dit, alors que l'on peut être tenté d'en faire aujourd'hui des figures de musée, et sans inversement en faire un objet de culte, je crois qu'il y a encore une part d'actualité chez Trotsky. Sa vision de la révolution permanente (si souvent mal comprise) est une amorce de

réponse stratégique aux logiques de la mondialisation marchande. Sa critique pionnière de la bureaucratisme et du stalinisme n'est pas une affaire du passé (sous prétexte de l'effondrement de l'Union soviétique), mais une question de plus en plus présente, sous de multiples formes. Enfin, ses écrits sur la guerre d'Espagne ou sur la manière d'affronter la montée du nazisme en Allemagne restent d'une précieuse actualité politique. Bien sûr, ce n'est pas suffisant, mais c'est un bagage dont on aurait tort de s'alléger. On ne repart jamais de zéro, pas plus en politique qu'en histoire. On recommence toujours par le milieu, disait sagement Gilles Deleuze.

Vous êtes proche d'ATTAC. La taxe Tobin est une utopie plutôt modeste, non, en comparaison des utopies d'antan qui visaient à changer la vie?

La taxe Tobin est interprétable de bien des manières et dans bien des directions. Tobin lui-même a bien pris soin de prendre publiquement ses distances envers les interprétations radicales qui pouvaient en être faites dans le cadre des mouvements altermondialistes. Dans la fondation d'ATTAC, cette revendication a joué un rôle de levier pédagogique au début. Mais une question en entraîne vite une autre: comment prélever cette taxe, à quoi en affecter le produit, est-elle compatible avec la libre circulation des capitaux, avec le pouvoir du capital financier? De fil en aiguille, ATTAC en est venu à prendre position sur la dette du tiers-monde, sur les paradis fiscaux, sur les guerres impériales et la nouvelle course aux armements. Évidemment, la taxe n'est pas un projet de société. Mais Chavez a essayé d'en donner une version continentale en suggérant une taxe «bolivarienne» au niveau de l'Amérique latine. En somme, il s'est agi, après les sombres années 1980, d'un mouvement convalescent qui se remet-tait en marche. Seattle, c'était il y a à peine cinq ans. Que de chemin parcouru en cinq ans! On est passé de Tobin à «Un autre monde est possible», en passant par «Le monde n'est pas une marchandise». Reste à faire que ce possible espéré ne soit pas une utopie mais devienne réalité.

### LE NOUVEL INTERNATIONALISME

CONTRE LES GUERRES IMPÉRIALES ET LA PRIVATISATION DU MONDE  
Daniel Bensaïd  
Paris, Textuel 2003, 186 pages  
Daniel Bensaïd prononcera une conférence sur «Les défis de la gauche aujourd'hui», le mardi 14 octobre, à 19h, à la salle Alfred-Laliberté de l'UQAM. Une discussion suivra avec Diane Lamoureux, Amir Khadir, Lorraine Guay et Jean-Claude Ravet. L'événement est organisé dans le cadre du 20<sup>e</sup> anniversaire du Centre justice et foi.

VITRINE DU DISQUE

## L'Amérique, c'est aussi Taylor & Rodriguez

### FOLKROCK

#### THE TROUBLE WITH HUMANS

Chip Taylor & Carrie Rodriguez  
Lone Star / Train Wreck  
(Fusion III)

Avec de telles photos de pochette, ça ne pouvait pas rater. On ne choisit pas les alentours du *boardwalk* d'Asbury Park, au New Jersey, par hasard. Surtout quand on a un disque qui s'intitule *The Trouble With Humans*. Un, c'est la patrie de Springsteen et des *Sopranos*. Deux, c'est le plus troublant ramassis de ruines modernes en Amérique, avec son vieux casino éventré, son parc d'amusement abandonné à la végétation, ses hôtels placardés. Bel endroit pour ce couple improbable et ses chansons de laissés-pour-compte. Lui, baroudeur du rock sur le bord de la soixantaine, elle, jeune chanteuse-violoniste du Texas. C'est leur deuxième disque en duo, et il est encore plus beau que *Let's Leave This Town*, plus triste quand il est triste, plus joyeux quand il est joyeux, plus dépouillé, plus magnifiquement décharné que jamais, et c'est peut-être bien mon disque de l'année, à égalité avec celui d'Emmylou Harris.

C'est qu'il sait faire, le vieux Chip. Il a toujours su. Né John Wesley Voight, c'est non seulement le p'tit frère de l'acteur Jon Voight mais un type à qui l'on doit pas mal: *Wild Thing*, le tube des Troggs qu'Hendrix enflamma, c'est de lui, comme la ballade arrache-cœur *Angel Of The Morning*, ainsi que *Try (A Little Bit Harder)*, la locomotive de Janis. Carrie Luz Rodriguez est une musicienne d'élite, diplômée du Berklee School of Music, et c'est elle qui impressionna Taylor quand il la vit sur l'une des scènes du grand *Jamboree* de musique South By Southwest, à Austin, au Texas.

Ensemble, ça donne... ben, ça donne l'Amérique. Au sens fleurs sauvages du terme, l'Amérique qui survit dans ses ruines. C'est country, mais country comme on en fait sans jamais passer près de Nashville, avec du folk et du blues et même un peu de Mexique dedans, country au sens de pays dans toute sa palette d'émotions. Y compris le désespoir. On est dans les parages d'une Lucinda Williams, d'un Townes Van Zandt, d'un Guy Clark, d'un Willie Nelson. Écoutez la douce valse qu'est *Memphis, Texas*, la ballade à lent crescendo dramatique qu'est *Fall*, goûtez-moi ce pur pacte d'amour à la George Jones-Tammy Wynette qui s'intitule *We Come Up Shining*: l'Amérique, c'est aussi ça, Dieu merci.

Sylvain Cormier

### CHANSON

#### STUDIO

Julien Clerc  
Virgin (EMI)

M'a toujours énervé, le Julien. C'est physique. Psoriasis, urticaire, peste bubonique, je deviens purulent rien qu'à l'entendre bêbétéler. Car Paul-Henri Leclerc, dit Julien Clerc, ne chante pas, il bêle. Il donne dans le très mollo trémolo exprès pour séduire les



The Trouble With Humans, le deuxième disque en duo de Chip Taylor et Carrie Rodriguez, est encore plus beau que leur dernier.

fillettes, les mam'zelles, les mamans et les mémés. C'est son truc. Et ça marche depuis trente-six ans, depuis qu'il faisait le frisé de service dans *Hair*. Trente-six ans qu'il ondule et qu'elles roucoulent. À n'y rien comprendre. Ça doit être parce que je suis un gars. Julien Clerc échappe à la compréhension des gars. Nous, on aime mieux le truc d'un Dutronc parce qu'il fait crac, boum, hue et qu'on peut au moins rigoler un peu. Et parce que Dutronc ne fait rien d'autre pour séduire qu'être lui-même, alors que le Julien minaude à un tel point que c'en est écœurant. Ne voient-elles pas qu'il est le Rod Stewart de la chanson française, version beau gosse sachant pas mal trop qu'il est beau gosse? Faut croire que non.

La preuve: en France, cet album est un événement. Personne ne voit la manœuvre, pourtant hénaurme. Pensez, Julien Clerc a enregistré un album de «standards» américains. Après Robbie Williams. Après Rod Stewart, justement. Julien le *crooner*, ça devait arriver, vous me direz. Vous me direz aussi que chanter du Sinatra vaut mieux que du Plamondon, ce qui est vrai. Mais la manœuvre n'est pas moins crasse parce que ça bat *Cœur de rocker*, la chanson la plus insupportable de tous les temps. Et Julien Clerc pas moins pute de luxe que les autres opportunistes.

Pire, il se trouve que *Studio*, cela dit le plus objectivement que je le puis en la circonstance, est un disque platement plat, malgré les moyens investis, qui ne sont pas petits, malgré les chansons, qui ne sont pas des moindres, et la liste des collaborateurs, qui n'est pas piquée des hannetons. Oui, c'est du Gershwin, du Cole Porter et du Irving Berlin. Oui, il y a Carla Bruni, Maxime Le Forestier, Alain Souchon, Jean-Loup Dabadie et autres Benjamin Biolay qui ont adapté les textes en français. Et oui, c'est somptueusement arrangé, harmonica de Toots Thielemans ici, violon de Jean-Luc Ponty là. Rien n'y fait: tellement ennuyant que ma douce aimée, qui aime Julien Clerc depuis *Californie*, s'est ennuyée. Imaginez: ce n'est même pas du bon Julien Clerc. Pas une parcelle d'âme. Rien qu'un vieux truc écoulé qui ne fait même pas crac, boum, hue. Mesurez mon dégoût. Et jetez à l'égoût.

Sylvain Cormier

### CLASSIQUE

#### BERLIOZ: HUIT SCÈNES DE FAUST

Susan Graham, Susanne Mentzer, John Marc Ainsley, Philip Cokorinos, Chœur et Orchestre symphonique de Montréal  
direction: Charles Dutoit  
Decca 475 097-2

Un nouveauté OSM-Dutoit? Eh oui, puisqu'il a fallu 96 mois à Decca pour éditer ces *Huit scènes de Faust*, l'opus 1 de Berlioz, enregistrées en 1995 et complétées en 1996 par quelques œuvres marginales (*Plaisir d'amour*) ou pomprières (*L'impériale*). Ces dernières sont, soit dit en passant, impeccablement rendues.

Le cœur du disque ne vaut en fait que pour les deux plages («*Chanson gothique*» et «*Romance*») confiées à Susan Graham et pour les excellents choristes-solistes du «*Concert de sylphes*». Les *Scènes de Faust* (1829) forment le substrat de ce qui deviendra en 1846 *La Damnation de Faust*. De fait, ce brouillon plus ou moins habile s'adresse aux exégètes de la *Damnatio* qui auraient manqué le CD équivalent de Yutaka Sado (Erato), ainsi qu'à ceux qui préfèrent les essais gauches et inaboutis aux vrais chefs-d'œuvre.

Au moins, il y aura toujours moyen de sourire avec la chanson paysanne interprétée comme une grande duchesse par Susanne Mentzer et, surtout, grâce à John Marc Ainsley, qui chante «*Au signal du plaisir, dans la chambre du drille, tu peux bien entrer fille, mais non fille en sortir*», avec la composition qui sied à *Sweeter than Roses*, de Dowland.

Christophe Huss

#### MENDELSSOHN: CONCERTO POUR VIOLON N° 2

Midori (violin), Orchestre philharmonique de Berlin  
direction: Mariss Jansons.  
Sony SK 87740

Qu'est-il arrivé à Midori? L'enfant sage et savante du violon *made in Japan* s'est transformée en tigresse, en artiste véritable à la sensualité exacerbée! La muta-

tion, concomitante avec le changement de millénaire, s'est déjà matérialisée chez Sony dans un disque de sonates françaises (Saint-Saëns, Poulenc, Debussy), qui fut, avec le CD Kreisler de James Ehnes (Analekta), l'un des deux grands récitals de violon de l'année 2002.

Midori s'attaque aujourd'hui au fameux *Concerto op. 64* de Mendelssohn. Petit regret: le couplage avec le *Concerto n° 1* de Bruch, sans autre complément, n'est guère original et nous vaut un CD de 53 minutes seulement. Mais quel concentré de musique!

Comme dans Debussy au disque, comme dans Sibelius au concert, Midori, captée d'ailleurs ici sur le vif à Berlin, prend tous les risques et vient, avec une inventivité débordante, nous faire monter le taux d'adrénaline, telle une Martha Argerich de l'archet. À cela s'ajoute le fait que l'accompagnement de Mariss Jansons, peu à l'aise dans les grandes structures symphoniques mais maître de la petite forme, est un véritable modèle d'engagement et d'idées, comme on n'en a plus entendu depuis Szell (CBS) et Swensen (Telarc) dans Mendelssohn et sans doute jamais dans Bruch. Un disque torride, qui prouve qu'on peut faire du neuf dans des œuvres rabâchées.

C. H.

#### SEUIL DE SILENCE

Paul Dolden: *Below the Walls of Jericho*; Gravity's Stillness; Resonance n° 6; Caught in an Octagon of Unaccustomed Light; The Vertigo of Ritualized Frenzy; Resonance n° 4; In the Natural Doorway I Crouch. Empreintes DIGITales IMED 0369.

Si bien de ces pièces ont déjà été portées au disque, nous ne sommes pas pour autant en présence d'une réédition. La musique «électronique» a en effet ceci de particulier que sa technologie change et que des idées parfois rendues un peu maladroitement à cause justement de limitations techniques peuvent, avec les avancées des ordinateurs, se refondre en une meilleure mouture. C'est le pari que tient ici Paul Dolden en offrant des *remix* de pièces qui ont déjà fait sa gloire. Pari gagné, car tous les propos du compositeur pour justifier sa démarche s'avèrent nécessaires. Oui, on entend bien mieux — et bien plus — d'événements dans ces bandes chargées souvent au bord du supportable. L'approche de Dolden a ceci de paradoxal que, cherchant le «seuil du silence», il nous assume de son(s); sans gratuité, ce canardage acoustique fait aspirer au silence. Avec la «nouvelle version» de *Below The Walls Of Jericho*, tout devient effectivement plus clair, l'idée plus nette. Parfois, le retour sur de vieilles œuvres produit une forme d'académisme; ici, il n'en est rien. Dolden se montre un peu comme Léonard de Vinci qui, jusqu'à sa mort, a raffiné sa Joconde, qui reste comme le premier monument de cette incroyable saga des *works in progress*. Ceux qui connaissent ce répertoire seront ravis de retrouver un autre visage de cette musique. Les néophytes, eux, n'ont plus aucune raison de lui résister.

François Tousignant